NUMÉRO 68

Illinois U Library

14 OCTOBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA DERNIÈRE CARRIOLE

ROMAN DE

JUAN-ANTONIO DE ZUNZUNEGUI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M.-T. VAUTIER-AUDRAIN

III

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Comme j'achevais la lecture du dernier roman de François de Roux : *les Absentes* (Editions Henri Lefebvre), je me demandai un moment à quel sentiment procuré jadis par un livre je pouvais rattacher celui que je venais d'éprouver. Mes recherches ne furent pas longues : mon exemplaire de *L'Education sentimentale* se rouvrit de lui-même au chapitre où Flaubert me semble avoir touché au chef-d'œuvre de l'art romanesque et où il dit de son héros : « Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il revint. Il fréquenta le monde et il eut d'autres amours encore. Mais le souvenir continuel du premier les lui rendait insipides ; et puis, la véhémence du désir, la fleur même de la sensation était perdue... »

Ce n'est pas pourtant que le sujet traité par François de Roux évoque celui du meilleur roman de Flaubert (livre que les délicats mettent bien au-dessus de *Madame Bovary*), sauf, peut-être, qu'il s'agit aussi d'une « éducation sentimentale ». Mais si le Robert des *Absentes* peut paraître parfois un petit-neveu du Frédéric de Flaubert, l'héroïne n'a rien de commun avec Mme Arnoux, transparente, un peu molle et qui semble souvent indigne de la passion. Car Bernardine, symbole même des « absentes », est une jeune fille, c'est-à-dire un être aussi mystérieux à elle-même qu'à ses proches, qu'au romancier. Celui-ci interroge son visage et avec Saint-Exupéry (à qui il emprunte son épigraphe) peut finir par s'écrier : « Un songe de jeune fille l'isole de moi. Comment l'y rejoindre ? Que connaître d'une jeune fille qui rentre chez elle à pas lents, les yeux baissés et se souriant à elle-même, et déjà pleine d'inventions et de mensonges adorables ? »

Ces réflexions et ces rapprochements peuvent, je pense, aider à décrire l'atmosphère si fine et si particulière du roman de François de Roux, dont le thème tient en quelques mots. Issu d'une famille de solide bourgeoisie (son père est professeur de droit), Robert est, à vingt-quatre ans, un garçon qui ne s'est pas préoccupé encore d'avoir une vie sentimentale, car « il ne fréquente guère que des camarades hommes ou des petites filles d'une espèce particulière dont la vertu ne se montre que pour être attaquée sur-le-champ et vaincue ». Comme beaucoup de jeunes gens, il aurait même tendance à fuir les jeunes filles, « ces êtres intacts », s'il n'était bien obligé parfois de les rencontrer dans le monde et de les faire danser. La curiosité qu'il éprouve pour Bernardine, un jour, lui fait croire qu'il l'aime ; et de le lui dire aussitôt, ce qui a immédiatement pour résultat de donner une forme définitive à ce qui n'était encore que l'ébauche d'un sentiment. La jeune fille semble entrer sérieusement dans le jeu, mais elle se reprend vite et, au grand désespoir de Robert, elle épouse un autre homme. Et pourtant nous finirons par apprendre qu'elle a *vraiment* aimé Robert et que, même devenue mère, elle l'aime toujours...

Voilà le délicat problème auquel François de Roux s'est attaqué. C'est avec Robert que nous passons la majeure partie du livre, assistant au développement de son amour, vivant les efforts qu'il fait pour s'en déprendre une fois que Bernardine s'est mariée, creusant avec lui, sans parvenir à l'éclairer, ce mystère devant lequel la jeune fille nous a placé ainsi que lui-même. Celle-ci n'apparaît pour ainsi dire pas, étant à peine un « personnage » au sens littéraire du mot, et c'est aux toutes dernières pages seulement qu'elle nous livre la clé de l'énigme.

C'est avec une réelle maîtrise que le romancier a développé son thème. Certes il faut parler de roman psychologique, et pourtant pas une seule fois l'auteur ne s'abandonne à des explications théoriques de ses héros. Il a préféré choisir la meilleure voie : celle de les faire vivre devant et avec nous, attendant des attitudes qu'il leur combine qu'elles nous éclairent leur âme. François de Roux a gagné presque constamment cette difficile partie de nous passionner pour des héros qui ne sont ni des originaux ni des monstres et qui appartiennent à une espèce fort courante d'humanité. Or ils n'ennuient jamais ; les qualités ou les travers des parents de Robert, par exemple, ne sont jamais éclatants et pourtant on trouverait dans la littérature contemporaine peu de portraits aussi réussis que le leur. On finit aussi par s'apercevoir que le style est pour beaucoup dans cette réussite : la langue de François de Roux, toujours concrète, est simple mais vigoureuse, colorée sans excessifs chatoiements et adaptée parfaitement au but qu'elle poursuit.

Au cours de la nuit du 18 au 19 août 1850, dans l'hôtel de la rue Fortunée où, trois mois plus tôt, il est venu s'installer avec Eve Hanska (« l'Etrangère » devenue sa femme après un roman d'amour bien romantique qui n'a pas duré moins de dix-sept années), meurt l'un des hommes qui auront marqué la littérature française de sa plus durable empreinte : Honoré de Balzac. On se devait de célébrer ce centenaire, non seulement par des cérémonies publiques, mais surtout par de nouveaux apports à cette bibliothèque balzacienne qui chaque jour s'enrichit un peu plus aussi bien chez les érudits que parmi l'immense public des lecteurs qui n'a pas fini d'épuiser les richesses de *La Comédie Humaine*.

La célèbre collection « Les Cahiers Verts » (Grasset, édit.), vient à cet effet de rassembler, après avoir choisi parmi les inédits que de trop rares fureteurs peuvent consulter à Chantilly, « les six derniers textes qui aient assez d'importance pour être présentés ». Certes, on trouvera seulement, dans *La Femme auteur*, quelques-unes des ébauches des cinquante-trois romans projetés par Balzac à la veille de sa mort. Balzac n'eut, en effet, que le temps de rêver à ce prolongement gigantesque de son œuvre réalisée et si étonnante déjà de proportions. A peine put-il jeter sur le papier quelques grands traits. Aussi « ces épaves et ces débris, souvent mal classés, parfois indéchiffrables » (comme le dit Maurice Bardèche dans une excellente préface où il esquisse l'histoire de *La Comédie Humaine*) sont-ils « la seule trace qui reste de tâtonnements, d'hésitations de la création littéraire ». Ils n'en sont pas moins précieux : pour l'érudit balzacien d'abord, mais aussi pour le lecteur tout court. *Un*

(Lire la suite page 3 couverture.)

Supplément au N° 261 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

TROISIÈME PARTIE

Vous devrez mourir, que vous le vouliez ou non. Faites donc bon visage à la mort, l'attendant par une vie chrétienne et de saintes œuvres pour qu'à la fin, comme dit notre Père, « tu trouves la mort telle qu'elle t'aura trouvé. Si tu es juste et bon, elle sera bonne et douce. Au contraire, si tu es mauvais et pécheur, elle sera pour toi terrible, âpre et impitoyable ».

(Bienheureux Alonso de Orozco : *Victoire de la Mort.*)

La guerre de 1914-1918, celle qui fut appelée la Grande Guerre, vint un peu comme vient le printemps : d'une façon inespérée ; mais elle arriva pour tous, même pour les funéraires. Le premier émoi passé, la rue du Centre accéléra et son train de vie et ses enterrements.

La vanité du faire-part gagnait les nouveaux-riches. Marchands, gabariers, charcutiers aspiraient à l'imprimé, dès qu'ils perdaient un proche parent, afin de trouver leur nom inscrit en gros caractères dans les nécrologies des journaux. S'il s'agissait d'un de leurs héritiers, ils en bavaient de satisfaction à se voir qualifiés de « distingués commerçants » s'ils avaient une échoppe, ou de « grands armateurs » s'ils possédaient trois barques. Ceci parmi le menu fretin. Chez les richards, l'engouement suivait d'autres méandres. Quand mourait un homme riche, un de ceux que Gomar appela « riches d'avenue », sur le faire-part, après son nom, commencèrent à s'aligner les titres et charges que le défunt avait assumés au cours de sa brève ou longue existence...

†

DON SIMON SOLDEVILLA Y ARRUZA

Ex-conseiller municipal de Zaratamo, ex-député de la Province, ex-vice-président de la Junte des « moins de vingt et un ans », conseiller de la Société « le Jet d'Eau », gérant de la Compagnie de navigation « Cadagua », etc.

Et un peu plus tard, quand l'ambition et la bêtise s'induraient, apparurent des faire-part mémorables, comme celui d'un drapier catalan, mais que *le Moniteur* n'osa point publier pour son irrévérence :

†

DON PANTALEON PIFERRER Y GOMEZ
(Commerçant en la place)

A rendu son âme à Dieu après avoir reçu les Saints Sacrements et les dernières nouveautés de printemps.

Mais le faire-part le plus émouvant fut, à n'en pas

douter, celui qu'un bailleur de fonds rédigea avant sa mort :

†

DON ERNESTO BENGOLEA Y MACAZAGA
(Qu'il repose en paix)
Décédé le 3 novembre 1917

Je désire que mes amis ne se dérangent point pour assister à mon enterrement et à mes obsèques, dont l'heure, sur ma demande, ne leur sera pas communiquée. Je les supplie uniquement de prier à mon intention la Sainte Vierge de Begoña, car j'en ai grand besoin, et Notre-Dame de Aranzazu ; la Vierge du Carmel, patronne des marins ; l'Immaculée Conception ; le Sacré Cœur de Jésus ; saint François d'Assise et Jésus-Christ notre Seigneur, pour qu'à eux tous, Ils réussissent à me sortir des flammes du Purgatoire afin de m'emmener aux Cieux, où j'attendrai mes amis qui peuvent déjà compter sur mes ferventes prières auprès de Dieu et de tous les saints.

Nous supposons que ses créanciers n'auront eu aucune hâte d'accourir à son rendez-vous...

L'engouement des gens pour la fortune remplissait de « flaques » les quotidiens. *Le Moniteur* connaissait des jours de douze et quinze faire-part.

Martinez lança son affaire, telle une nef, à travers des océans inconnus jusqu'alors. Le magasin retrouva, autant que faire se peut, un certain air de gaîté. Les cercueils en sortaient comme d'une poitrine amoureuse les soupirs !... Martinez engagea, pour seconder Anselmo, un nouvel apprenti, Nicanor, qui fredonnait dès que le patron avait le dos tourné...

— Allons, Nicanor !... Les pompes funèbres ne sont pas un endroit pour chanter !

— Comment, patron ? mais c'est là qu'un couplet tombe le mieux pour faire fuir la mort !...

— Eh bien, manquerait plus que ça ! Que tu me la fasses fuir !... Le jour où elle décidera de ne plus visiter le village, nous n'aurons plus qu'à mettre la clé sous la porte et à nous promener sur les quais...

— C'est vrai, vous avez raison :

Du premier jour de notre vie
Vers la mort nous cheminons...
Aucune chose mieux ne s'oublie
Que plus sûre, pourtant, nous ayons...

— Enfin, cette chanson-là est déjà un peu plus en accord avec la profession !

L'apprenti regarda Martinez et, pour lui plaire, entonna :

J'ai tout prêt, pour mes bonnes gens,
La petite boîte et les cierges,
Les curés et l'accompagnement...

— Assez, assez !... Nicanor, pour l'amour de Dieu !... Mais le patron se rengorgeait...

Les services des pompes funèbres fonctionnaient à la perfection. Les familles des défunts n'avaient plus qu'à payer et à pleurer un peu celui qui s'en allait. Un simple appel téléphonique à Martinez suffisait pour qu'il se présentât immédiatement chez le sinistré. Et alors, dès que la famille avait reçu les condoléances du funéraire, elle pouvait s'en remettre complètement à lui.

Avec tout l'argent qui affluait dans le pays, les gens commencèrent *à mourir de satisfaction :* il n'y a pas que les malheurs qui tuent. Les armateurs, qui venaient de connaître des années et des années de frets misérables et de bateaux semi-désarmés, dès qu'ils réalisaient maintenant deux ou trois cargaisons complètes en crevaient d'aise :

— Pauvre ! se lamentaient alors les amis, aux enterrements. A présent qu'il commençait à lever la tête, à respirer, le voilà qui meurt !

Tant et tant de monde se mit à mourir de satisfaction en se voyant millionnaire du jour au lendemain !... Rien n'embarrasse comme l'argent ! L'argent exige, empoisonne et entrave. Presque tous les nouveaux riches qui, avant de l'être, avaient passé leur vie sans un rhume, croulaient maintenant sous les infirmités : qui les reins, qui la vessie, qui le cœur ou le foie !... Et puis vinrent les cures thermales, les « chers » médecins, pour aboutir à une mort prématurée, car rien n'abrège la vie comme l'excès de fortune. Presque tous les millionnaires claquent prématurément. Les centenaires sont des gens modestes, de classe moyenne. Mais, par exemple, que de cercueils acajou, que d'oreillers satin blanc leur préparait Martinez ! Ils partaient douillettement, bien dorlotés, portés sur des épaules de toute confiance et dans une châsse toute fraîche revernie, parce qu'en arrivant de Badajoz, malgré le bon emballage, elles n'étaient pas à l'abri d'une égratignure...

Quel grand jour pour Martinez quand il se rendait à la gare pour prendre livraison d'un cercueil ! Comme il mangeait fiévreusement ! Mais ensuite il achetait un Partagas, c'était *son* cigare, et, voyez la bizarrerie, il n'enlevait plus la bague des havanes ; cet homme qui avait tant parcouru le monde ressemblait en cela aux « charcutiers de Erandio » — aux resquilleurs des quais. Mais, *hombre !* ce n'était pas tous les jours qu'une boîte arrivait de Badajoz !...

Les cercueils parvenaient au milieu de l'après-midi. Un employé de la gare passait le matin à l'heure de la fermeture et se contentait de dire :

— Le coffre est là...

Au printemps, en été ou dans les douces journées d'automne, Martinez, mâchant son cigare, poussait jusqu'à La Pointe. Il aimait à fumer son cigare au grand air ; il le dégustait mieux. Mais les jours de cercueils seulement.

A 5 heures moins le quart, n'y tenant plus, il rôdait autour de la gare. Les coffres arrivaient toujours très bien emballés, dans une caisse et avec beaucoup de rembourrage pour éviter les chocs. Il ouvrait lui-même la claire-voie et retirait un peu de bourre afin de caresser le cercueil avec une peau de chamois qu'il portait toujours dans sa poche à cette intention. Je dis bien « caresser » : il passait, en effet, la peau de chamois avec une si amoureuse lenteur !...

— Bon ! maintenant, attention ! ne le cognez pas, hein ? Rien ne vous presse... recommandait-il aux porteurs, toujours les mêmes.

Les employés juchaient la châsse sur leurs épaules avec beaucoup de précautions. Martinez les suivait, flattant parfois le coffre de sa peau de chamois, d'un air satisfait qui ne s'accordait guère au réceptacle, fût-il vide...

Sa sœur le sermonnait :

— Tu as tort d'agir ainsi... La prochaine fois, compose-toi une tête navrée, sans quoi les gens vont croire que nous souhaitons leur mort, et il ne faut pas !...

— Les gens ne croient à rien de pareil ! Nous leur souhaitons une vague de santé !... Mais, par exemple, à l'heure d'ouvrir et de fermer le magasin, nous désirons des clients... exactement comme le cordonnier, le confiseur et le boucher... Et en cela nous ne sommes pas plus indécents qu'eux-mêmes !...

— Mais bien sûr, mon frère ; mais tâche de sourire

un peu moins quand tu marches derrière tes coffres, parce que ça se voit trop...

— Qu'est-ce qui se voit trop ?

— Que tu n'attends que tes cercueils...

— C'est vrai ? Je me surveillerai, alors...

Martinez vivait content. Au début de la guerre, il consulta un spécialiste des bronches :

— Vous avez des poumons de jeune homme !

— C'est que j'ai eu deux crachements...

— Il n'en reste aucune trace...

Dès son retour, il rapporta à sa sœur les paroles du spécialiste :

— ... parce que rien n'est bon pour la santé comme les pompes funèbres!

— Eh bien, à ton retour d'Amérique, je ne te donnais pas trois mois de vie...

— Tu avais tellement hâte d'hériter ?

— Tu as de ces réponses !...

— L'humanité est féroce, elle a le sens de la destruction : les morts détestent les vivants, et les vivants haïssent les morts. Mais ils me respectent, moi, car je représente les morts parmi les vivants et les vivants parmi les morts. Je suis leur consul !... Le CONSUL des vivants et des morts !...

— Ne t'emballe pas, ne t'emballe pas, mon frère, tu mourras, toi aussi...

— Moi ? Jamais !... Mourir ? Jamais, jamais !

Il promenait une mine de pomme d'api. Jamais il n'avait joui d'une pareille santé. Il était devenu *le nouveau riche des morts !*... Quel trésor, quel trésor inépuisable que la mort ! La Mort qui n'a jamais arrêté sa faux !...

Martinez se mit à fréquenter un cercle d'enrichis, au bar de l'hôtel, et à prendre leurs défauts : il demandait les verres de cognac avec la même désinvolture.

— J'en achèterai une bouteille, dit Andrea, et tu en boiras chez nous.

— Non, non : le cognac se boit au café et devant tout le monde !

Un jour sa sœur l'avertit.

— Ecoute, Alfredo, les gens commencent à te regarder d'un drôle d'œil dans la rue... J'ai peur, tu sais, j'ai peur pour toi...

— Moi, je marche avec mon temps, Andrea ; impossible de rester le funéraire d'autrefois !

— La profession de funéraire est pourtant la seule qui ne doive pas changer...

— Mais si, mais si : il faut se moderniser, il faut se moderniser !

La rue du Centre faisait plaisir à voir. La guerre se glissait jusqu'aux arrière-boutiques, mettant tout en vente. Les commerçants changeaient de visage. Ils se souriaient, chose qui ne s'était point vue depuis la fondation du bourg, et ils parlaient des actions et des titres de leurs Compagnies de navigation comme d'enfants de la famille.

Un soir, en dînant avec sa sœur, Martinez déclara :

— On va peindre mon portrait !

— Je n'ai pas bien entendu...

— Je t'ai dit qu'un peintre du village va faire mon portrait.

— Mais tu es fou ! Quel besoin as-tu d'un portrait ?...

— Et quel besoin a don Ramon de la Sota de celui que lui a peint Zuloaga ?

— Don Ramon, c'est don Ramon !

— Et le señor Martinez, c'est le señor Martinez ! s'indigna-t-il, ce qui fit impression à sa sœur.

— Oh ! bon... Pardonne-moi !...

La question du portrait fut close. Mais une après-midi que Martinez travaillait au magasin il s'entendit appeler dans la cage de l'escalier.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te dire qu'elle est arrivée... l'œuvre d'art ! persifla sa sœur.

Il lâcha tout et monta en hâte :

— Apporte-le, apporte-le dans la salle à manger, ici !

Il ouvrit les fenêtres pour qu'entrât plus de lumière. Il se reculait pour mieux voir :

— Qu'est-ce que tu en dis ?...

— ... c'est un épouvantail !...

— Tu n'y connais rien !

— Ce doit être ça.

... Le funéraire se dressait sur un mamelon, avec un air provocateur ; à ses pieds, une file ininterrompue d'enterrements ; et lui, la main et le bras droit étendus, comme un agent de la circulation mortuaire, leur indiquait, de l'index, le cimetière...

— C'est le petit Eugène qui l'a peint, le fils de Policarpo, le confiseur de la place.

— Et que t'a-t-il pris ?

— Ce que je voudrais, m'avait-il dit, et je lui ai allongé 1.000 pesetas.

— Au nom du Père ! s'écria la sœur en se signant.

— Tu crois que c'est trop ?

— Mais tu n'as plus toute ta tête, mon pauvre Alfredo...

— C'est pourtant ce que lui ont donné Tomasin, le cordonnier ; Aniceto, le capitaine du *Cantabrique*, et le boulanger du Cristo pour un portrait de sa femme, tout pareil...

— Cette guerre vous a tous rendus fous... Pourquoi, veux-tu me le dire, avais-tu besoin d'un portrait ?

— On achète tant de choses sans en avoir besoin !...

— Laisse, va, laisse ça tranquille, on le pendra tout à l'heure.

En bas, Nicanor fredonnait avec un grand sérieux :

Quand le déluge commença
Tout le monde était content,
Les uns et les autres pensant :
« Quelle bonne année nous aurons-là ! »

Les voisins se mouraient consciencieusement, et, au cas où les affaires de Martinez n'auraient pas assez bien marché, une terrible grippe se déchaîna, la première épidémie de ce genre qui tombait sur le pays : les médecins ne savaient où donner de la tête.

C'est alors que don Rufino commença de mériter le surnom de *Puntillero*. Tous ses malades quittaient leurs maisons les pieds devant. Martinez s'attacha donc à lui d'instinct, et jusqu'à la fin de l'épidémie les pompes funèbres furent débordées. Le pauvre Nicanor n'avait même plus le cœur à chanter. Le travail se débitait en silence, à part le glas des coups de marteau...

Les demandes parvenaient même des villages voisins. Martinez se multipliait. Il avait à peine le temps de s'offrir du café, un petit verre et son cigare... Ce « soldat de Naples », comme on appela cette *grippe espagnole*, par allusion à une chanson populaire, menaçait d'emporter le funéraire. Aussi, à titre préventif, se calfatait-il l'œsophage et l'estomac avec de bonnes doses de cognac.

Le soir, ses doigts se recroquevillaient de fatigue à force d'avoir enseveli. Mais comme il ne possédait pas le don d'ubiquité, Martinez dut se faire suppléer par Anselmo dans bien des maisons... Auparavant, il l'avait longuement catéchisé sur les bonnes manières d'un délégué des pompes.

Les journaux sentaient l'encre des morts, enfin,

l'encre des faire-part et des nécrologies. Sur toutes les colonnes on lisait des panégyriques interminables de gens inconnus qui n'avaient fait qu'amasser de l'argent. Mais quand un homme de valeur mourait dans la misère, et sans faire-part, l'événement passait sous silence.

Conseillers et directeurs de la presse assiégeaient les familles des défunts riches pour en obtenir la permission d'encadrer la vanité du disparu dans le rectangle endeuillé des faire-part... De sorte que la petite gloire locale se vendait au centimètre carré...

Quand « ceux de la corporation » parlaient journaux, en nommant *le Moniteur*, ils roulaient des yeux blancs :

— C'est lui qui publie le plus de faire-part, soupiraient-ils.

Ce furent des années de splendeur pour Martinez. Lorsqu'il entrait dans les bureaux d'un journal, tout le monde lui ouvrait les bras et lui tapotait cordialement le dos :

— Cher ami Martinez, vous êtes ici chez vous ! lui répétait l'administrateur avant de lui adjuger les dix pour cent sur une bonne « flaque ».

Le directeur arrivait à son tour pour saluer le « cher ami Martinez » :

— Alors, comment vont les affaires ? lui demandait-il d'habitude.

— Les gens se rendent à la raison, répondait Martinez, railleur.

Pour la terre aride de la presse, nul autre engrais ne vaut la chair des morts. Tout prolifère autour d'un riche défunt : la paie des employés, cette rotative neuve qui ne venait jamais faute d'argent, la collaboration des grands écrivains, les réparations de l'édifice... Point de meilleur lubrifiant pour les rouages d'une imprimerie que les richissimes en décomposition !...

Les uns naissaient, d'autres mouraient... C'est que la vie engendre la mort, et la mort engendre la vie. « En fin de compte, la vie est une digestion ininterrompue des uns qui mangent les autres ; et, en marge de tout cela, moi, bien tranquille, pensait Martinez, moi, qui les envoie tous à la vie éternelle. »

Il en arrivait à croire à son immutabilité et se considérait presque sauvegardé de par sa profession.

Mais il avait un je ne sais quoi dans le tréfonds qui lui chantonnait : « Toi aussi, tu mourras... Toi aussi ! Tu mourras !... »

Et il se rappelait les vers qui ornaient la porte du cimetière de Valmaseda :

Et voici l'endroit où tous les humains se mêlent
Dans la récolte qui ne connaît point de perte,
Car la mort cruellement fauche pêle-mêle
Aussi bien l'herbe sèche que l'herbe verte.

Faucheur implacable qui ne pardonne pas... Mais dans le feu de son affaire et l'orgueil de sa profession, Martinez oubliait que son tour viendrait...

Dans les bureaux du *Moniteur*, un soir que Martinez soumettait à la rédaction un faire-part de demi-première page, le directeur entra ; il apportait au funéraire un gros havane, cadeau rituel après l'arrivée d'un faire-part de demi-page :

— Cher ami Martinez, il fait bon vous voir !

— Mon cher directeur !...

— Et alors, comment va la famille ?

— Bien, je vous remercie ; ma sœur Andrea traîne un rhume, mais ce n'est pas grave...

— Et les affaires ?

— Les gens finissent par mourir, sans protester...

— Tant mieux, tant mieux !

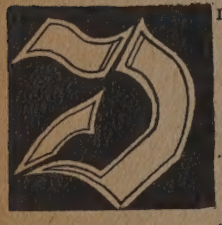
Le lendemain, en feuilletant *le Moniteur*, le funéraire lisait dans « les échos de la vie sociale » :

« Depuis quelques jours, à la suite d'un léger refroidissement, la distinguée señora doña Andrea Martinez, sœur de notre cher ami personnel, don Alfredo, avait dû ne pas quitter ses appartements.

» *Le Moniteur* tient à féliciter une aussi distinguée señora pour la rapide amélioration de sa santé. »

Il passa le journal à sa sœur. Andrea sentit fondre ses chairs racornies, puis, extrêmement flattée, elle s'écria :

— Juste Dieu !... Si notre pauvre mère soulevait la tête !...



Il travaillait avec ardeur à l'atelier quand le téléphone retentit. Anselmo décrocha :

— On vous demande, patron.

Martinez prit l'écouteur. La voix lui était familière :

.....

« Oui, oui, c'est moi ! » répondit-il.

.....

« Mais où es-tu donc ? »

.....

« Entendu, j'y vais tout de suite ! »

Anselmo l'avait vu changer de couleur. Martinez raccrocha et monta au premier en toute hâte. Puis il sortit par le portail, mais il fit demi-tour pour avertir Anselmo :

— S'il y a du nouveau, voilà où je serai... et il lui griffonna une adresse.

« Dolorès à Algorta !... Qu'est-elle devenue, depuis tant d'années !... » se demandait Martinez. Et des bouffées de son enfance, de sa jeunesse lui montaient, toutes chaudes encore... Il évoquait la nuit de sa disparition, la mère envoyant le garçon à sa recherche, et, à travers la porte de la taverne, le gros rire du patron et des autres quand Alfredo eut déclaré naïvement que la sœur n'avait pas reparu de la journée... Le chagrin de la mère devant leur déshonneur... Puis le frère avait appris qu'elle se promenait, très élégante, à Séville...

Il l'avait presque oubliée. Andrea ne lui en parlait jamais, sans doute parce qu'elle gardait, pour son aînée, une secrète jalousie : Dolorès était très jolie, Andrea, non... « Sera-t-elle aussi belle, ou aura-t-elle vieilli ? Enfin, je vais bien le voir... C'est vrai qu'elle n'est plus une jeune fille, ni moi un gamin... Elle m'a dit qu'elle était avec son fils... »

Au milieu de ses pensées, il arrive à l'hôtel ; la femme de chambre le conduit chez sa sœur. On frappe, la porte s'ouvre et ils tombent dans les bras l'un de l'autre :

— Lola, ma chérie !

— Alfredo !

Il la regarde et constate qu'elle est une autre femme, et la même pourtant... Elle a une douceur calme, sereine :

— Alors, comment trouves-tu ta sœur ?

— Je trouve qu'elle est devenue une magnifique dame !... Et le fiston ?

— Il est parti à la plage avec ses petits camarades de l'hôtel.

Ils se regardent avec leurs yeux d'autrefois...

— Ah ! Dolorès, quelle dure enfance nous avons connue !...

— Pauvre mère, comme je lui ai fait du mal !...

Ses yeux s'embuaient.

— Ne fais pas l'enfant, Lola : il n'arrive que ce qui doit arriver !

— Je n'étais qu'une gosse... plus tard, la vie m'a ouvert les yeux.

— Et alors, ce garçon ?

— Non, mon premier enfant est mort, c'était une petite fille... Elle se tut un instant et reprit : « Celui-ci est le fils de l'homme avec qui j'ai toujours vécu. »

— Quel âge a-t-il ?

— Quatorze ans.

— Ce que le temps passe !...

— Le père est un homme digne, un monsieur, tu le connaîtras...

— Andalou ?

— Oui, de Utrera ; il est veuf, et n'a d'autre enfant que le nôtre ; il l'a reconnu tout de suite...

Il considérait ses bijoux fins et discrets, l'élégance de sa toilette, les malles et les valises en cuir épais.

— Après tout, cela vaut mieux... soupira-t-il.

— Mais oui, surtout pour le petit...

Ils se turent et regardèrent par le balcon. Un océan vert clair s'avançait jusqu'à la plage pour y dérouler sa frange souple et fugace.

— Je ne t'ai pas encore demandé des nouvelles d'Andrea, que devient-elle ?

— Elle est chez nous ; je ne lui ai encore rien dit...

— Tu as bien fait.

— Comptes-tu venir au village ?

— Non.

— Tu as raison...

— Je n'y retrouverais rien, tu sais...

Ils se souriaient.

— Et maintenant, Lola, faudrait obtenir que...

— Il y viendra... sans rien bousculer... D'ailleurs, il me l'a promis ! — Puis elle le regarda avec affection. — Tu es beaucoup mieux, Alfredo, plus remplumé !... Je sais que tu as des pompes funèbres qui marchent bien...

— Tu sais tout, alors ?

— Mais oui, tu vois ! Et pourtant, je passe mes hivers à Séville, et le reste de l'année à la campagne...

— Vas-tu rester longtemps ?

— Jusqu'au 10 ou 12 août. Il viendra nous chercher, restera deux ou trois jours et, d'ici, nous filerons à Saint-Sébastien jusqu'au milieu de septembre. Nous passerons quelques jours à Madrid, où il a des affaires à régler ; puis retour à Séville pour le début d'octobre...

— Tu es contente ?

— Oui, je suis presque heureuse...

— Eh bien, alors, vite le bonheur complet !

— Bientôt, oui, bientôt ! C'est un homme « régulier », comme on dit chez lui...

Ils échangèrent un sourire.

Elle resta pensive, puis :

— Comment va Andrea ? Et comment vous entendez-vous ?

— Bien.

Il y eut un silence aimable. Puis elle revint à ses souvenirs d'enfance :

— Et l'hôtel balnéaire, il n'existe plus ?

— Non, il y a une maison neuve à sa place.

La sœur, les yeux fixés vers la gauche :

— Et le pont ! Le pont est magnifique !... Le vieux port est délaissé maintenant... Je crois reconnaître certaines maisons... Mais qu'y a-t-il devant ?

— La gare !

— ... Que l'église est bien, toujours là-haut ! Elle domine tout !

Ses regards se posaient sur les platanes de la place et dans les rues où, petite fille, elle avait trotté...

— Et qu'est-ce donc, là-bas, tout à fait sur la hauteur, où nous habitions autrefois ?

— C'est le fronton de pelote basque.

Dolorès sentit quelque chose qui lui grimpait jusqu'à la gorge ; elle sanglota...

— Quelle enfant tu es !... Mais quelle enfant !...

— Si tu savais le souvenir que j'ai gardé toujours de notre mère et du village !...

— Cet après-midi, tu vas y venir avec moi, Lola !

— Non, pas avant que je sois mariée ; alors, ma première visite sera pour notre pauvre mère, sur sa tombe...

Un silence. L'océan luisait comme une cuirasse.

— Et les superbes hôtels de Las Arenas et d'Algorta, ils n'existaient pas autrefois...

Soudain la porte s'ouvrit et livra passage à un jeune garçon très brun, grand, élancé, aux yeux doux, et qui hésitait.

— Viens, écoute : voici l'oncle Alfredo, lui dit sa mère.

— Bonjour, oncle Alfredo ! s'écria le garçon, donnant sa main et offrant sa joue.

Martinez y mit un baiser et contempla son neveu :

— C'est tout ton portrait !

— Il s'appelle comme son père, José-Maria.

— Oui, comme papa, ajouta l'enfant, et quand vient-il ?

— Dans quelques jours, mon petit.

Elle attira la tête de son fils contre sa poitrine ; puis elle lui prit le menton et, à deux mains, leva son visage. Tous ses gestes étaient maternels.

— Tu t'es baigné ?

— Oui.

— Vous faites attention à ne pas aller trop loin, surtout ! La mer est traître ici.

— N'aie pas peur, maman ! répondit-il d'un air raisonnable.

Entre la mère et le fils, un courant de tendresse...

— Allez, recoiffe-toi et lave-toi les mains pour déjeuner avec ton oncle.

— Oh ! non, je vais m'en aller ! J'ai tellement à faire, prétexta Martinez, nous déjeunerons ensemble un autre jour.

— Tu es tout à fait libre... sourit Dolorès.

— Maintenant, il faut que je vous quitte ; je reviendrai demain.

Ils allèrent vers la porte.

— Ah ! mais j'oubliais le cadeau que nous avions apporté à l'oncle Alfredo, n'est-ce pas mon petit ?

— Oui, oui ! Tu vas voir, mon oncle ! applaudit l'enfant.

Sa mère ouvrit une mallette pour en sortir un écrin.

— Laisse-moi lui montrer, maman !

— Va !

Le neveu ayant développé le cadeau le lui tendait.

— Oh ! quelle jolie montre ! Mais pourquoi cette folie ?

— Tiens, oncle Alfredo, elle est pour toi !

— Pour que tu aies un souvenir de ta sœur... lança-t-elle.

Ils s'entre-regardaient gentiment.

— Allons, ce n'est pas le tout, je m'attarde... dit-il hochant la tête.

A la porte, le garçonnet supplia :

— Reviens demain !

— *Adios*, mon neveu, mon beau petit gars !

Il l'embrassa.

— A demain, et tâche d'amener Andrea ! lui chuchota sa sœur, dans le couloir.

Le tramway le déposa au pied du pont transbordeur.

Une fois au village, il régla sa montre sur l'horloge de la gare : une heure et demie. Plus d'une heure qu'Andrea devait attendre le retour de Martinez.

Elle l'entendit remuer ses clés et apparut à la porte :

— Mais d'où sors-tu ?

— Me voilà !

Il expédia le déjeuner. Au dessert, sa sœur resta assise, sans desservir, comme d'habitude :

— Quelle est donc cette visite qui t'a retenu si longtemps à Algorta?

— Comment sais-tu que je suis allé à Algorta ?

— Par l'adresse que tu as laissée en bas.

— Ah ! c'est vrai. Devine qui est ici.

— Ici ? Pas à Algorta ?

— Mais si, à Algorta !...

— Non, je ne vois pas...

— Mais tu n'imagines rien ?

— Je ne veux rien imaginer.

Il lui adressa un regard malin :

— Eh bien, c'est ta sœur Dolorès qui, n'en doute pas, a grande envie de te voir !

— Elle est ta sœur aussi !

— *Hombre !* Naturellement...

— Elle peut toujours attendre, si elle croit que je vais aller la voir !...

— Ne t'énerve pas, cela n'en vaut pas la peine.

— Une pareille p... !

— Allons donc ! Ne divague pas... Si tu voyais quel beau brin de fils elle a !

— Et tu trouves bien d'avoir un fils sans se marier ?

— Mais elle sera bientôt mariée ; elle me l'a affirmé.

— Elle aurait bien pu commencer par là... c'eût été plus décent !

— Mais il n'en a pas été ainsi, et voilà ! Elle est la première à le déplorer.

— Que tu ailles la voir, toi qui es un homme, c'est très bien... Mais moi ?... Je m'en voudrais d'avoir des relations avec une pareille vaurienne !

— Tais-toi, voyons, elle est ta sœur.

— Du jour où elle a quitté la maison, comme elle l'a quittée, elle a cessé de l'être !

— Notre mère, plus charitable que toi, enfin, une vraie mère, lui aurait pardonné dans le cas présent et serait allée la voir.

— Oh ! oui, je sais bien que maman a toujours eu un faible pour elle... toi aussi, et tout le monde d'ailleurs... Je le sais bien va : Lola par-ci, Lola par-là... Et tu vois ce qu'il en est résulté !...

— Je te répète, Andrea, que le mal est fait. Maintenant, c'est à nous, les frères, d'arranger les choses.

— Parfait : si elle veut me voir, qu'elle vienne ici.

— C'est qu'elle ne voudrait pas encore revenir au village...

— Et que veut-elle ? Que je m'humilie pour y aller, moi ?

— Il n'y a aucune humiliation ! Est-ce que je me suis fait prier, quand elle m'a appelé ?

— Bon, eh bien, tu es fixé ; moi je ne bougerai pas !

— Tu vas beaucoup nous contrarier, elle et moi.

— Crois-tu qu'elle ne nous a pas contrariées, notre mère et moi, le jour où elle a fait ce qu'elle fit ?

— Bon, écoute : j'y retourne demain ; si tu veux m'accompagner, viens ; sinon, tu sais ce que tu as à faire !

Le lendemain matin de très bonne heure, Martinez descendit au magasin ; il y trouva un avis de décès et remonta pour se changer. Andrea sortait de sa chambre, sur son trente et un :

— A quelle heure partons-nous ? lui demanda-t-elle comme une chose toute naturelle.

— Pour où ?

— Nous n'allons pas voir Lola ce matin ?

— Enfin, tu t'es décidée ?

— Oui.

— J'en suis bien content, seulement, moi, j'ai un décès et je ne vais pas pouvoir... Vas-y, toi, et tu lui expliqueras. D'ailleurs, toutes les deux seules, vous serez plus à l'aise pour bavarder.

Elle partit fiévreusement.

Martinez se rendit à ses devoirs, et au retour, à midi, Anselmo le prévint de la part d'Andrea qu'elle ne rentrerait pas déjeuner.

Vers 7 h. 30, alors qu'il s'installait à sa porte pour fumer un cigare, il aperçut sa sœur au bas de la rue. Son contentement se devinait à sa démarche, elle distribuait des saluts à droite et à gauche, à toutes les boutiques ouvertes...

Martinez rentra vivement dans son magasin, pour éviter l'assaut.

A l'heure du dîner, Andrea dut lui rappeler par deux fois que la table était *mise*. Après la fermeture, il avait donné les dernières retouches à un « forme sarcophage » auquel il travaillait depuis plusieurs jours, mais il dut abandonner devant la menace de manger froid.

Comme il s'asseyait à table, il remarqua une broche très fine, avec un petit brillant et deux saphirs, qu'exhibait Andrea :

« Voilà le cadeau qu'elle lui a apporté », se dit-il, mais il ne fit aucune réflexion...

— Quelle heure est-il ? demanda négligemment la sœur.

— Je ne sais pas...

— C'est pourtant vrai que Lola est intelligente et sympathique, on ne peut pas lui ôter cela !

— Personne ne veut le lui ôter !...

— Et quelle belle femme !... Faut voir aussi ce que fait la toilette, et les bijoux donc ! Car elle a de très jolis bijoux...

— Je n'ai pas remarqué...

— Vous ne remarquez rien, les hommes...

Et avec sa serviette elle frotta sa broche deux ou trois fois pour y attirer l'attention de son frère.

— Et en plus, elle a bon cœur ; la première chose qu'elle a faite, la pauvre, après nous être embrassées, ç'a été de demander des nouvelles de notre mère ; nous en avons parlé longtemps et, à la fin, nous pleurions toutes les deux.

Voyant que son frère ne semblait pas la suivre :

— Je te parle ! M'entends-tu ?

— Bien sûr !

— Nous avons parlé aussi de son futur mari... ce doit être un *caballero !*... Et le petit, tu ne peux pas nier que c'est un beau gars, et bien élevé !...

— Mais je ne nie rien du tout !...

— Ah ! je croyais... Et puis, tu ne diras pas qu'elle n'a pas été aimable, je t'en prie, regarde la jolie broche qu'elle m'a offerte...

— Oui, elle est très bien !

— Elle ne t'a rien donné, à toi ?

— Non... si, si !

— Il m'a semblé qu'elle parlait d'une montre...

— Oui, une montre, en effet.

— Fais-la-moi voir ! Martinez s'éxécuta. Elle est en or !

— Je suppose.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas montrée jusqu'à présent ?...

— Pour rien...

— Demain, j'espère, Alfredo, que tu retourneras la voir !

— Si je peux, oui.

— Parce que moi, aussitôt levée, j'y file !

— Je pensais bien...

— Nous n'allons pas la laisser toute seule !

— Non, certainement... On ne sait pas ce qui pourrait lui arriver...

— Et le petit !... Ce qu'il a pu être bavard avec moi ! Il m'en a posé des questions !

— Oui, les neveux et les tantes sont toujours très bavards.

— De moi, tu ne peux pas dire que je sois bavarde !

— Dieu m'en garde !

— Ah !

— Bon, allons : demain je dois me lever de bonne heure !

Martinez se retira, et au matin, très tôt, il donna les dernières retouches à son « sarcophage ».

TOUTE la journée, il s'affaira. Le soir seulement, il fit un tour jusqu'à la taverne de Colas.

L'homme à l'œil de verre lui tapota le dos. Il y avait longtemps que son autre œil n'avait pas vu Martinez.

— Bonsoir, Martinez, mon ami !

— Que deviens-tu ?

— Tu vois, nous venons ici tous les soirs...

L'homme à l'œil de verre s'appelait Daniel. Un admirable échantillon : 1 m. 80, du pur maigre et un air de matamore ! Il avait laissé son œil au service militaire, au cours d'une dispute avec le caporal de la cantine. Quand il sortit borgne de l'hôpital, une souscription s'ouvrit à la caserne en vue de lui en racheter un. Daniel s'en alla donc chez un oculiste de la rue Caballero de Gracia qui avait la réputation d'être l'as de sa spécialité.

L'oculiste lui présenta, dans un étui, une série d'yeux de dimensions et de couleurs variées :

— Lequel préférez-vous ? demanda le praticien.

Daniel les contempla avec attendrissement. C'étaient des yeux à énamourer toutes les jolies filles de la capitale.

— Celui-ci ! Et il en montrait un, noir et grand.

— Ecoutez : à un homme brun, comme vous, je conseillerais un œil clair. Voilà mon opinion, c'est ce que je recommande toujours aux personnes brunes.

Il passa la peau de chamois sur la vitrine du comptoir et tous les yeux lancèrent des regards languissants.

— ... ces bleus-là, ou les verts que voici ?...

L'oculiste en prit un vert et le plaça devant l'œil mort :

— Vous sortez avec cela, et Cybèle (1) saute de son char pour vous suivre !

Le borgne l'essaya avec affectation. Il dut se trouver irrésistible car, sans attendre, il l'emporta, et il se mit à faire des ravages dans le quartier. Quand il revint au village, il disait « mon bon œil », pour l'œil de verre.

Et l'autre ?

— C'est une *mocheté*, châtain sale ! Je ne m'en sers que pour y voir...

— Ah !

— C'est avec le vert que je fais mes conquêtes.

— Eh bien, si j'étais à ta place, je m'en ferais mettre un second pareil !

— Tu plaisantes, mais j'y ai pensé...

Il était représentant d'une fabrique de parfums et de savons, et il parcourait les villages du pays basque, de la Rioja, Santander et Burgos. A son retour, les amis l'interpellaient :

— Et alors, comment s'est comporté ton œil, par là-bas ?

— *Hombre !* du coup je me décide à en mettre deux verts !...

Mais jamais il ne se décida.

Ses affaires périclitèrent. On le mit à la porte de la fabrique de parfums, pour des comptes pas très clairs. Il s'aigrit ; les années lui affaiblissaient même le phare vert qu'il portait à l'orbite...

Il se traîna le long de la côte quelque temps, s'occupant de vagues salaisons, mais cela ne dut guère marcher non plus. Il revint au village pour vivoter de ce qu'il trouvait.

On le considérait comme un cabochard. Il dînait parfois chez Colas quand il avait quelques pesetas, mais il affolait la petite serveuse et la patronne ; si on ne le servait pas tout de suite, il tapotait son œil de verre avec la lame de son couteau. Il en faisait grincer les dents à toute l'assistance.

— Arrêtez, arrêtez, on y va ! criait la patronne de sa cuisine où la poursuivait le bruit lancinant.

La serveuse avait la chair de poule de voir un couteau frapper un œil qui aurait pu être « pour de vrai ». Les clients détournaient la tête, horripilés, dégoûtés.

Lui continuait ses petits coups : « tin', tin', tin', tin', tin', »... et par toute la taverne courait un désarroi et une fébrilité extrêmement pénibles.

— Taisez-vous, une fois pour toutes ! ou je vous enlève l'assiette ! criait la patronne à bout de nerfs.

— Cessez, monsieur, ou j'appelle le gendarme, menaçait la serveuse affolée.

Mais lui continuait : « tin', tin', tin', tin', tin' ». jusqu'à ce qu'on lui apportât ce qu'il voulait ou ce qu'il ne voulait pas, pour en finir avec ce supplice.

Et voilà qu'un jour, à peine avait-il commencé, un client se leva et, brandissant une bouteille :

— Finissez cette saleté, ou je vous tue !

Daniel, devant son air décidé, suspendit le divertissement... Et il ne recommença plus, de peur qu'un excité ne lui rompît la tête.

(1) Dont la statue s'élève sur une place de Madrid : *plaza de la Cibeles*.

Un dimanche, Martinez fit un tour à La Marine. Le vieux don Roberto déblatérait encore contre la grande industrie. Algésiras, depuis son échec professoral, répondait par monosyllabes. Manolo, l'aveugle, respirait la joie, il avait une fiancée et pensait à son prochain mariage. Son Eminence se trouvait là aussi, l'air triste et absorbé. Martinez s'assit près de lui.

Manolo faisait l'éloge des charmes physiques de sa promise. Tous l'écoutaient avec plaisir :

— Ses yeux sont verts, comme la mer loin des quais, et ses cheveux d'un noir ! Elle a un corps mince, et des mollets de torero à force de monter et de descendre les côtes, car elle vit tout en haut du village. Elle jouit de cinq années de moins que moi... et quand elle doit se faire une robe, nous allons tous deux à Bilbao choisir l'étoffe !

Il se leva et regarda la rue :

— Moi j'aime les femmes vêtues de clair, comme celle-là qui marche là-bas...

Ils tournèrent la tête, stupéfaits : passait un pauvre vieillard traînant la jambe... L'aveugle s'effondra sur sa chaise sans un mot.

Martinez raconta la scène d'un homme âgé mort du matin, en s'accrochant à son lit, furieux et criant qu'il ne voulait pas mourir ; un Murcien, établi depuis bien des années au village comme marchand de primeurs. Tous le connaissaient :

— On ne m'a appelé qu'après ; mais j'ai trouvé tout le quartier sens dessus dessous... Il avait poussé de tels cris! Invectivant Dieu, comme un énergumène, hurlant pourquoi Dieu lui ôtait la vie puisqu'il ne voulait pas mourir... C'était affreux ! Les gens groupés sous sa fenêtre l'écoutaient rugir, et l'on ne parle que de cela aujourd'hui dans le quartier. Paraît qu'il regardait le médecin avec des yeux exorbités et s'égosillait : « Aidez-moi donc à ne pas mourir ! Sauvez-moi ! Je ne veux pas mourir ! Non, non !... »

L'aveugle trouva très justes ces protestations :

— On devrait tout de même vous demander votre avis à l'heure de disparaître !

— Et à l'heure d'apparaître, donc !... compléta Martinez.

Et don Roberto conclut :

— Véritablement, le chargé de cette affaire-là n'est guère correct !...

Son Eminence vida sa tasse et parla en ces termes :

— Puisque la mort est inévitable, il me semble que la seule attitude élégante et digne, quand l'heure sonne, consiste à s'y abandonner et à lui offrir, sans protestations, ce qu'elle demande ; malheureux Murcien ; et malheureux tous ses pareils, qui prétendent se défendre contre la mort et lui refuser leur tribut... car, en fin de compte, nous sommes bien obligés de la recevoir !

Son visage reflétait une grande tristesse. Il but une gorgée d'eau et continua :

— Voudriez-vous me dire ce que ce pauvre homme y a gagné à se débattre ainsi ?... Se faire critiquer, mal juger ?

— Oui, mais au moins il a protesté ! Peut-être qu'ainsi le « chargé d'affaires », comme dit don Roberto, décidera un jour de changer le dénouement de la comédie...

— Cela m'étonnerait ! murmura Son Eminence, mélancolique. *La vie que nous dépensons à aller vers la mort, nous la dépensons à fuir la mort,* dit un philosophe allemand, et il ajoute cette comparaison : *Nous sommes comme les passagers d'un bateau à bord duquel nous cheminerions dans la direction opposée à la sienne. Tandis que nous allons vers le Sud, le bateau qui nous emporte avance vers le Septentrion. Ainsi, nous atteignons le Nord, alors que notre vie fixait le Midi. Nous parvenons au havre de la Mort, tandis que nos yeux regardent de front le havre de la Vie !*

Tous tremblaient...

— Donc, ce que nous devons faire, selon vous, récapitula Martinez, c'est de rester bien sages dans le bateau ?

— Exact !

— Mais, à n'en pas douter, la protestation est inhérente à l'homme !

— Parce que ?

— A cause de ce que vous venez de dire : la vie que nous dépensons à aller vers la mort, nous la dépensons à fuir la mort...

— Tout à fait d'accord ; mais l'idéal serait de considérer avec flegme, silencieusement et sur le pont, comment avance le bateau !

— Vers la mort ?

— Naturellement.

— Et pourquoi ne pas lui faire faire machine arrière, pour qu'il aille vers le port de la vie ?

— C'est cela ! C'est cela ! se réjouissaient les autres.

— Moi, je n'entends pas grand-chose à ces balivernes, intervint Martinez, mais je crois que la loi de la vie devrait être la vie même, c'est-à-dire : *vivre, persévérer, ne point mourir ;* ou encore : faire en sorte que nos jours ne soient pas la route du trépas, mais seulement une progression vers la vie...

— C'est impossible! confessa tristement Son Eminence, il faut veiller et penser que Dieu peut nous envoyer la mort d'un moment à l'autre... et, quand elle arrive, puisqu'elle doit arriver pour tous, la recevoir, pourquoi non ? avec joie... Mais, pour cela, il faut posséder Dieu, et il n'y a qu'une manière de Le posséder : apprendre dès l'enfance à se détacher de tout ce qui est périssable pour ne s'attacher qu'à l'éternel... Hors Son éternité, ce que Dieu nous laisse n'est que prêt ou qu'usufruit... Lui seul ! Lui uniquement, reste *le propriétaire !...*

— Et s'il n'y avait pas une autre vie ? s'effraya Martinez.

— Ce serait une injustice, et Dieu est la justice suprême — Il parlait avec douceur et fougue... — Chaque jour on craint davantage la mort, parce que chaque jour nous tenons de plus en plus à cette vie en croyant de moins en moins à l'autre.

— Mais si nous croyions vraiment en l'autre vie, nous ne penserions plus à celle-ci, tout serait dirigé sur l'autre, opinait Martinez ; alors, ce serait l'affaire des saints !

— La sainteté devrait être notre idéal !

— Un monde... oh !... un monde de saints serait insupportable...

— La mort ! L'inévitable mort ! lança Son Eminence avec une sorte de joie.

Le beau poème de Johan Keats, qui mourut à vingt-six ans, paraissait écrit pour lui :

I have been half in love with easeful Death.
J'ai été presque amoureux de la Mort facile.

Don Roberto reconnut :

— Moi, j'ai beau être caduque, je ne puis m'habituer à l'idée de mourir...

— Et vous, ami Martinez, je pense qu'à fréquenter la mort aussi intimement vous ne la craignez plus ?

— Homme de peu de foi !

Après un silence pendant lequel on n'entendit que les annonces et les « je passe » des joueurs de cartes, Son Eminence poursuivit :

— Je ne m'explique pas cette peur si grande... car, après tout, la mort est plutôt le souci de ceux qui vivent que de ceux qui meurent ; elle compte plus pour ceux qui restent que pour ceux qui s'en vont. Tant que nous vivons, la mort n'est pas ; pour nous, la vie seule existe ; et quand la mort survient, nous ne vivons plus ; donc, entre la mort et nous, il n'y a aucun rapport ; c'est-à-dire que la mort est une chose qui n'a absolument rien à voir avec moi ni avec vous, Martinez, ni avec vous, don Roberto, ni avec aucun de nous ; tout au plus avec la nature et le monde. Voilà pourquoi nous devons tous l'envisager avec la tranquillité la plus grande et la plus parfaite indifférence.

— A vous entendre parler, on pourrait croire que ce n'est pas nous qui allons mourir ! murmura Martinez.

— Je ne sais pas si je me suis bien expliqué. Par le fait de mourir, nous ne sommes plus ce que nous étions, c'est-à-dire que par le fait de la mort nous cessons d'exister. Vous, mes amis, comme le pauvre Murcien qui est mort et que Dieu garde en sa gloire, vous donnez trop d'importance à la mort, vous la surestimez. Ecoutez, tout ce qui est antérieur à la mort, ce qui précède immédiatement la mort, ces moments angoissants et atroces, qui sont les seuls dont vous puissiez vous rendre compte, vous les rangez, et c'est là votre erreur, *dans l'acte de mourir*, alors qu'ils sont ce qu'il y a de plus vivant et de plus lucide dans l'homme, et bien souvent, comme vous le savez, au lieu d'aboutir à la mort véritable, ils vous conduisent vers la santé et la guérison... Mais entre cela et la mort authentique !... Supposons qu'un mort... ce Murcien qui est décédé ce matin... revienne à la vie et s'attable maintenant, ici, avec nous, devant un verre de cognac ; eh bien, de la mort qu'il a souffert ce matin, il ne pourrait absolument rien vous en dire, parce qu'il ne l'avait point vécue ; on ne vit pas la mort. Si on la vivait, ce ne serait plus la mort, ce serait la vie !

— C'est-à-dire qu'on ne se rend compte de rien ? coupa l'aveugle.

— En effet. Nous sortons d'un tunnel pour entrer dans un autre ; et, entre ces deux noirceurs, il y a ce que nous appelons la vie ; mais nous ne vivons ni le commencement, qui est la naissance, ni la fin, qui est notre mort. Disons donc que la mort, comme événement sensationnel, doit nous laisser complètement indifférents, car nous n'aurons ni à la subir ni à en souffrir, pas plus que nous n'avons subi, ni vous ni moi, le souci de naître.

— Vous avez, à n'en pas douter, toutes les bonnes raisons possibles ; mais à moi, rien que son nom me donne la chair de poule... répliqua Martinez, un peu hors de lui...

— Parce que vous n'avez jamais songé à ce que je viens de vous dire !

— Je ne sais pas, peut-être...

— Il faut avoir foi en Dieu et en la vie future, et tout le reste nous sera donné par surcroît !

— Eh bien, vous ne demandez pas peu de chose !... répondit Martinez tête basse.

Durant toute la conversation, le carabinier avait touché du bois !

— Il devrait bien couler à pic, ce bateau ! s'exclama Algésiras.

— Lequel ?

— Le dernier bateau, le bateau de la mort, avec nous tous dedans ! Qu'au moins celui qui saura nager s'en tire et que les autres se noient !

Martinez trouva que la conversation devenait par trop sombre ; la vie n'avait été qu'une marâtre, mais il l'aimait violemment. Il préféra s'en aller...

Le souci de son rhume éveilla Martinez. Depuis qu'à Buenos-Aires, à la suite de sa maladie, il avait perdu ses cheveux, il appréhendait les courants d'air et les portes ouvertes. Il se couvrit avec un sarrau qui lui laissait les bras libres, enfonça bien son béret qu'il quittait à peine pour aller au lit et descendit à l'atelier.

Il travailla toute la matinée, et, avant de fermer, il écrivit à Badajoz pour commander un cercueil en petite vitesse. Il mangea de bon cœur, contrairement à son habitude :

— Ah ! Andrea, rien n'ouvre l'appétit comme la bonne marche des affaires !

— Tu peux le dire !

— Il est temps que les gens deviennent raisonnables et se décident à mourir !...

— ... Avec toutes les naissances qui arrivent chaque jour, je ne sais ce qu'attendent les aînés pour leur céder la place !

— En effet !

— Plus il en arrive, moins il en part... Si les choses continuent ainsi, nous serons obligés de fermer !

— N'exagérons rien, Andrea, depuis la fin de la guerre, cela s'arrange, les gens meurent mieux !

— Ce n'est pas qu'ils meurent davantage, mais le village s'est agrandi ; et puis toi, tu t'emballes tout de suite, dès que tu prends deux riches à *Première Spéciale*, tu ressembles à un enfant qui reçoit un bonbon...

— Il y a riche et riche... bonbon et bonbon...

— Taisons-nous, tiens. si on nous entendait, on pourrait croire que nous pensons mal, et ce n'est pas le cas !

— Bien sûr, Andrea, bien sûr... désirer la mort des autres... évidemment, c'est un peu violent...

— Mais non : la dernière fois que je suis allée me confesser à Bilbao, à M. le curé de Saint-Vincent, je lui ai demandé :

« — Est-ce un péché de désirer le succès de son commerce ?...

» — Si le commerce exploité est licite et moral, non ! me répondit le prêtre.

» — Mon commerce est des plus saints, mon Père, lui ai-je dit.

» — Alors, mon enfant, vous pouvez désirer sa bonne marche en toute tranquillité, certaine que le Seigneur le favorisera et le bénira... »

— Vrai ?... Magnifique !

— Enfin, tu ne peux pas dire le contraire, Alfredo : pour que prospèrent les pompes funèbres, la première chose qui doit abonder, ce sont les morts et, si possible, les morts acajou ! C'est donc normal d'en souhaiter beaucoup.

— Logique...

— Alors, tu vois, depuis ma dernière confession, chaque soir avant de m'endormir j'en demande à Dieu...

— Quoi ?

— Des morts, *hombre !*

— Ah !

Devant l'air confortable de sa sœur, Martinez murmura :

— ... Ce que vous inventez, vous, les femmes, pour avoir la conscience tranquille, même un notaire n'y penserait pas !

— Faut s'arranger !

— Très bien, Andrea, mais tâche de garder cela pour toi, que les gens n'aillent pas le prendre au sérieux !...

— N'aie pas peur !

Il sortit et acheta un havane moyen :

« Dans ce patelin-ci, on exagère tout et toujours !... »

Il défit la bague du cigare et s'en alla prendre du café à La Marine. Son Eminence était là et il l'aborda avec une sympathie qu'il manifestait depuis la conversation qu'ils avaient eue sur la mort, à leur dernière entrevue. Mais il semblait maléficié, étrange, avec un mauvais teint :

— Asseyez-vous près de moi, Martinez, que nous puissions parler !

Don Roberto se prodiguait avec jovialité : on lui avait laissé bon espoir au sujet d'une de ses vignes située sur la rivière Galindo, afin d'y construire une usine métallurgique.

— A présent, vous ne déblatérerez plus sur la grosse industrie ! plaisanta Son Eminence.

— Qu'on ne touche pas à ça, s'il vous plaît ! Après tout, chacun vit grâce à ses manies... sourit le vieil homme.

Algésiras paraissait en dissentiment grave avec Gaspar, le patron.

— Que lui arrive-t-il donc ? demanda Martinez en montrant le carabinier.

— Vous ne savez pas ?

— Non, à moins que vous ne me le disiez...

— On lui enlève son billard !

— Qu'ai-je entendu ?

— C'est affreux ! s'écria Manolo, l'aveugle.

— 80 à 100 pesetas par mois... au bas mot ! calculait don Roberto.

— Paraît que ce billard, avec sa colonne mitoyenne, n'est pas d'un bon rapport pour Gaspar, expliqua Manolo, et comme il ne peut enlever le pilier, alors il ôte la table verte...

— Les malheurs lui viennent donc par deux, à ce pauvre Algésiras : d'abord ses insuccès de professeur, et maintenant son billard qu'on lui arrache avec sa rente...

— Il n'a pas que des contretemps, croyez-moi, disait don Roberto, car l'histoire du chien est une affaire d'or...

Martinez demanda des précisions.

— Il vend *Salmeron* !

— Pour combien ?

— 500 pesetas !

— Sérieusement ?

— Et comment !... Dans un instant, l'acheteur sera ici !

Ils appelèrent Algésiras pour qu'il leur confirmât la nouvelle.

— Oui, eh oui, c'est vrai, zézaya-t-il non sans vanité canine.

— Mais, insistait Martinez, peut-on vraiment donner 500 pesetas pour un cocker ?

— Pour un cocker je ne sais pas, mais pour *Salmeron*, oui ! assura Algésiras un peu vexé.

Silence tendu...

— Vous savez fort bien que ma bestiole est plus qu'un chien, elle est un ami et même un serviteur... et je ne le dis pas pour faire monter l'acheteur, non ; ceci est vrai comme la lumière !

— Oui, Salmeron avait beaucoup de savoir-vivre et de savoir-faire !

— Il prend sa retraite de bonne heure! railla

l'aveugle, et pourtant je ne lui connais aucune raison grave...

— Assez de blagues ! Mon chien est un personnage, de quelque race qu'il soit, un *caballero !*... et précieux ! Vous l'avez vu plus d'une et plus de deux et trois fois ramener chez moi l'argent !

— Et à quelle sorte de travail l'emploiera son nouveau propriétaire ?

— C'est ce que j'ignore... Enfin, il semble très intéressé par le talent commissionnaire de *Salmeron* et il a décidé de venir ici le mettre à l'épreuve, d'une minute à l'autre.

La porte s'ouvrit en effet pour livrer passage à un colosse aux yeux de perdrix, au nez en trompette, aux mains de gorille.

Le carabinier l'encouragea :

— Entrez, entrez !

L'homme distribuait des saluts timides.

— Tenez, voici le chien : *Salmeron,* viens ici et dis bonjour au monsieur !

Salmeron jappa, ainsi que saluent les chiens bien élevés.

— Vous allez voir ! Voici comment nous procéderons. Nous pouvons lui remettre, si vous le voulez bien, les 500 pesetas dans la gueule en toute confiance et il les portera où nous lui commanderons.

— Pour une première épreuve ce serait, il me semble, un peu risqué de confier 500 pesetas à l'animal... Un billet de 5 douros suffira.

— Bon, à votre guise ; marchons pour 5 douros ! Nous allons envoyer *Salmeron* à la caserne, où il a l'habitude d'aller.

— *Salmeron* ?...

— Oui, le cher enfant s'appelle comme notre illustre tribun...

— C'est amusant !

— Vous, à présent, vous filez droit à la caserne et vous attendez tranquillement à la porte.

— Bien.

— Dans quatre minutes vous y verrez *Salmeron* avec sa mise de 5 douros !

— Alors, je m'en vais ?

— Oui, oui ; partez quand vous voudrez !

— A la porte de la caserne ?...

— Parfaitement, à la porte de la caserne. Et Algésiras appela :

« Viens ici, *Salmeron* ! »

Le colosse aux yeux de perdrix s'en fut vers son destin.

Salmeron frétillait, aussi agité qu'au moment critique d'une conférence.

Au café de la Marine, l'anxiété atteignait à son comble. Les amis complimentaient d'avance Algésiras :

— Nous ne voulons pas nier que ce chien ne soit un vrai trésor... mais 500 pesetas sont 500 pesetas ! spécifiait Martinez.

— Toutes mes félicitations, mon cher Algésiras !...

— Je crois que nous devrions l'arroser !

— Ne précipitons rien, on y pensera ! clamait Algésiras, rendant les sourires.

Tous, plus ou moins, passaient la main sur la tête du chien qui, lavé le matin même, tremblait comme un agneau timide... Le bistro prenait l'atmosphère des grands événements.

Algésiras appela Gaspar, afin de prouver qu'il n'y avait pas de subterfuge, et lui demanda un morceau de papier. Il y enveloppa soigneusement le billet de 5 douros, sous les yeux de l'assistance, et le mit avec d'infinies précautions entre les crocs du chien. Palpitantes minutes !... Tous à la terrasse pour voir partir l'animal ! Puis, sans plus attendre, les joueurs de cartes commencèrent à trinquer.

— Regardez donc la fête, déjà, aux tables de jeu ! observa don Roberto.

— Ils ont bien peu de patience ! s'étonnait Son Eminence.

L'aveugle opina :

— Il n'est jamais trop tôt pour boire !

Les gens se levèrent pour trinquer.

— Qu'Algésiras nous dise quelques mots ! Qu'Algésiras prenne la parole ! demanda un quincailler qu'Algésiras avait souvent humilié devant le tapis vert du fameux billard...

Le carabinier ne se fit pas prier, il se leva aussi et fit le panégyrique de *Salmeron.*

Gaspar remplit les verres du cercle de don Roberto et de Martinez. Son Eminence allait protester, mais le patron expliqua :

— C'est la tournée du señor Algésiras pour la fructueuse vente de *Salmeron.*

Il fallut bien accepter...

Au fond de la salle, les joueurs s'adonnaient à une frénésie œnophile. La scie mécanique de la menuiserie voisine de son contrepoint accompagnait le chahut.

Mais le temps passait, et les nouvelles de *Salmeron* ne parvenaient pas...

L'acheteur avait promis de revenir au café aussitôt l'apparition du chien. L'enthousiasme refroidissait... Quelqu'un risqua :

— Serait-il advenu malheur à la pauvre bête ?...

— Pourquoi ?

— Il tarde beaucoup ! reprit l'interlocuteur après un coup d'œil à sa montre... Voilà une demi-heure qu'il est parti et nous n'avons rien...

— Allons donc, pas de danger !

— *Salmeron* est trop sérieux !

— Et si fidèle ! Pour qu'il abandonne ce qu'il porte, faudrait l'ouvrir en deux !

Le doute même offensait Algésiras... Il déclara farouchement :

— Tant qu'il aura une goutte de sang dans ses veines, Salmeron ne désarticulera point sa mâchoire !

Manolo, l'aveugle, sortant de son puits noir :

— Vous ne savez rien de *Salmeron* ?

— On l'a vu à la hauteur du pont Biscaye et il naviguait par bonne brise !

Le geste de sortir la montre se répétait dans presque tous les gilets de l'établissement. Algésiras finit par s'asseoir, sourcil froncé...

— Mais, *hombre!* c'est bizarre ; pourquoi ne savons-nous rien non plus de l'acheteur ?...

— Dis donc, ce serait fort qu'il se soit esbigné avec le chien et les 5 douros !...

— Il n'a pas l'air d'un homme à cela...

Sur ce, la porte s'ouvrit devant un carabinier qui venait de la caserne.

— Alors, qu'y a-t-il là-bas ? lui cria Algésiras.

— Un monsieur attend *Salmeron,* lequel n'arrive pas...

La consternation fut générale.

— On l'a kidnappé ! trancha un aspirant douanier.

— Silence ! cria un homme mûr, l'œil à l'horizon.

Tous accoururent, sauf Algésiras : il n'en trouvait plus la force...

Ils avaient dû surprendre quelque chose d'assez délicat, car ils retenaient tous leur rire... Les plus intimes soutinrent Algésiras et l'entraînèrent aux cuisines.

Don Roberto déplora le malheur qui s'acharnait sur Algésiras.

— Depuis quelque temps, renchérit Martinez, le pauvre carabinier s'enfonce...

Et l'aveugle déclara :

— Eh bien, moi, ce qui m'étonne, c'est qu'avec l'argent qu'il portait *Salmeron* ait épousé une chienne aussi laide et aussi sale !...

— Allons, allons... tempéra Son Eminence, hochant la tête...

omme la première fois, Dolorès annonça son arrivée par téléphone :

« Ici, Lola ! »

« Où es-tu ? »

« A l'hôtel de la Place... »

Martinez comprit tout.

« Attends, j'y vais dans un instant ! »

Il raccrocha et sortit :

« Sûrement elle revient mariée », se dit-il la joie au cœur.

En arrivant sur le quai, il l'aperçut accoudée à une fenêtre du premier étage qui montrait à son fils le pont transbordeur et le fleuve.

Martinez monta. Le frère et la sœur s'étreignirent, et le neveu, devenu un vrai jeune homme, embrassa son oncle.

— Mon mari est allé à Bilbao ; il sera de retour à midi et tu feras sa connaissance, car nous allons déjeuner tous ensemble sur la terrasse, se rengorgea-t-elle.

Le neveu s'en alla se promener sur les quais.

— Ecoute-moi bien, Alfredo, je n'ai pas dit à mon mari que vous aviez des pompes funèbres ; il est assez superstitieux et cela ne lui plairait pas. Pour vous peu importe, et pourquoi lui apprendre des choses désagréables ?

— Tu sais ce que tu as à faire, mais je crois que tu as eu tort...

— Laisse, je le connais et je sais de quel pied il boîte ! Mais il faut prévenir Andrea, qu'elle n'aille pas nous vendre.

— Je vais rentrer tout de suite et la mettre en garde.

— Je ne lui ai rien dit non plus, tu comprends, de notre enfance misérable près de Saint-Roch, ni que j'ai servi dans une taverne... ni tout le reste... Je lui ai raconté que nos parents avaient une mercerie dans la rue Sainte-Marie et qu'à leur mort vous aviez vendu l'affaire, et que moi, je m'étais mariée avec un capitaine de bateau, parce que, quand il m'a connue à Séville, je lui ai fait croire que j'étais veuve, et il m'a toujours prise pour une veuve. Gare à tout cela ! Tu m'entends ? De toi, non, mais d'Andrea, j'ai peur des gaffes, elle est tellement bizarre !...

Ils ne trouvaient plus rien à se dire.

Dolorès scruta son frère attentivement :

— Je te trouve beaucoup mieux qu'à mon dernier voyage, lui dit-elle.

— Oui, notre affaire marche bien.

— Tu es drôle ! Il n'y a aucun rapport !

— Mais si, mais si...

— Bon !... Et moi, comment me trouves-tu ?

— Importante et d'une dignité !...

— Tu ne changeras jamais !...

Elle se levait, nerveuse :

— Ecoute, Alfredo, va-t'en : je ne serai pas tranquille tant que tu n'auras pas « tout » arrangé.

— Bien, ma sœur !

— ... J'étais veuve d'un navigateur, capitaine, quand il m'a connue et nos parents tenaient une mercerie à Sainte-Marie... Et attention à ne pas faire allusion aux pompes funèbres... N'allons pas au-devant d'un ennui...

— Rassure-toi, tout marchera bien !

— Bon, alors à tout à l'heure...

Personne chez lui ; Andrea était « en courses » et tardait à rentrer. Martinez, dans l'atelier, prépara du travail. Quand il entendit des pas au premier, il y monta :

— Lola est à l'hôtel avec son mari et son fils !

— Oh ! tu ne sais pas la joie que tu me donnes !

— A présent, laisse tout tomber et prépare-toi, nous déjeunons avec eux.

— Et Pepito, comment va-t-il ? Il a beaucoup grandi ?

— Oui, il est en culotte longue, un vrai jeune homme !

— Dis donc, et lui, comment est-il ? A-t-il de l'allure ?

— Il était à Bilbao, je n'ai pu faire sa connaissance.

— Lola doit être superbe, hein ?

— Oui, elle est très bien... mais, dépêche-toi, elle nous attend, tu sais !

Elle alla se nipper.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, le mari était de retour : grand, fort sans être gros, un visage avenant et bronzé, environ soixante-cinq ans, cheveux clairsemés, entre châtain et blond. Une voix chaude et ample qui écorchait certaines lettres... De l'effusion dans les gestes... et des yeux vert clair... et des mains velues toujours inquiètes.

— Pépé, voici ma famille !

Dolorès présentait à son mari Andrea et Alfredo. Il prit les doigts d'Andrea et s'inclina à mi-chemin d'un baise-main :

— Enchanté, señora !

Il saisit Martinez par les coudes et se campa devant lui avec un regard affectueux :

— Et voici Alfredo ! Eh bien, comment vas-tu ?

— Ça va, ça va ! répondit le beau-frère, la voix coupée par l'émotion.

— Bonjour, ma tante !

C'était Pepito qui se suspendait au bras d'Andrea :

— Alors, mon grand neveu ?

Lola était contente, elle croyait lire dans l'expression de son mari le bon effet que lui avaient produit ses frère et sœur.

— Bon, nous pourrions aller déjeuner, qu'en pensez-vous ? demanda l'Andalou.

— Oui, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Ils descendirent à la salle à manger, mais Dolorès préféra s'installer à la terrasse. Elle était heureuse, dans son village, avec son mari et son fils, et voulait être vue...

Dolorès se plaignit à sa sœur :

— Tu ne m'as pas beaucoup gâtée comme courrier

monique

depuis mon dernier passage ! Deux ou trois lettres seulement...

— J'ai eu tellement à faire !

Martinez lui écrasa le pied pour qu'elle n'allât pas expliquer ses occupations. Elle le regarda, un peu vexée.

— Après déjeuner, nous irons faire un tour dans le village, proposa Lola, j'ai bien envie de le revoir !

— Depuis ton départ, il a beaucoup changé, observa son frère.

— Dès en arrivant à la place, j'ai remarqué que les arbres de maintenant sont des platanes taillés ; autrefois il y avait des peupliers qui dépassaient les toits ; de très jolis acacias et des bancs en cercle autour des arbres ; tu te rappelles, Andrea, quand nous jouions à la corde, autour des acacias ?

— Je crois bien, que je me rappelle !

— Où est ce temps-là !

On leur servit le café à la terrasse également. Pepito questionnait souvent son oncle sur les bateaux qui montaient à Bilbao ou en descendaient, et regardait tout avec des yeux étonnés.

Ils gagnèrent donc les quais. Sur la place, le mari demanda ce que représentait la statue, et Martinez lui raconta qui était don Victor. Ils montèrent, en se promenant, la rue Sainte-Marie ; au milieu de la côte, Lola s'arrêta et, montrant une maison à son mari :

— Regarde, c'est ici que maman avait son magasin.

Ses frère et sœur regardaient Lola sans broncher.

— Alfredo et maman s'en occupaient ; et quand nous étions trop diables, Andrea et moi, Alfredo nous menaçait avec le mètre en bois et nous mettait dehors.

L'église plut beaucoup au beau-frère ; il admira le retable du maître-autel ; puis, sous la voûte du porche, ils contemplèrent le panorama du port et des hauts fourneaux. De là, ils rejoignirent le quartier du Cristo et regagnèrent les quais par la rue Neuve. Ils allèrent sans se presser jusqu'à La Pointe, sensibles au charme des rives.

— Un pied-à-terre là, pour l'été, serait délicieux !

Et l'Andalou, de temps en temps, s'arrêtait, regardait à la ronde la mer et les chalets aux tons clairs ; puis, au fond, la forêt des réservoirs et des cheminées dont il admirait la force et l'éclat :

— C'est un panorama très bilbayen ! s'exclama-t-il.

Lola était pendue au bras de son mari, débordante de joie familiale.

A La Pointe, avant de revenir sur leurs pas, ils s'arrêtèrent un instant :

— Ici, tout est fait par la main de l'homme, dit Martinez.

— Et bien fait, ajouta l'Andalou.

— Vous êtes très aimable !

— *Tu* es, *tu* es ! corrigea le beau-frère, souriant... Le mari de Lola voulait voir un de ses « pays » qui villégiaturait à Las Arenas. Ils se séparèrent donc au pont transbordeur.

— Moi, je t'accompagne, papa !

Lola resta avec ses frère et sœur et les reconduisit chez eux. Elle était fière de se montrer. Elle arrêtait les gens de connaissance et bavardait avec animation :

— Je suis venue passer quelques jours avec mon mari et mon fils ; nous sommes à l'hôtel, disait-elle à tout le monde pour qu'on le sût bien.

Elle regardait, parlait, se mouvait un peu en vainqueur. Cependant, elle ne trouva pas toutes les personnes de son temps qu'elle aurait voulu afin de leur montrer sa situation actuelle de femme honnête, confortablement installée dans la vie. Elle allait entrer dans la taverne où elle avait travaillé, mais son frère l'arrêta en face de la porte :

— Le propriétaire a changé deux fois et tes anciens patrons sont morts.

Elle s'enquit des gens d'alors ; les uns étaient morts ; les autres, d'un certain âge, sortaient très peu, et d'autres avaient quitté le pays.

« J'ai trop tardé à revenir, et à l'égard du village, ma victoire compte peu... » Cette pensée l'attrista. Elle entra dans l'atelier de son frère et fureta partout :

— Les morts ne me font pas peur ; je ne suis pas superstitieuse comme mon mari.

Elle tomba en arrêt devant un cercueil de Badajoz, récemment arrivé. La clé se trouvait sur la serrure : elle l'ouvrit.

— Quel beau cercueil ! Quand je mourrai, si je meurs avant vous, vous m'enverrez au cimetière dans un de ceux-là, hein ?

— Non, le tien, il faudra que tu le commandes à mon collègue de Séville !

— Pas du tout ! Quand je serai vieille, je reviendrai au village pour y mourir et pour être enterrée près de ma mère.

— C'est impossible... Notre pauvre mère a été mise dans la fosse commune, et va-t'en savoir où elle est à présent ! se lamenta le frère.

Dolorès laissa retomber le couvercle du cercueil, qui fit un grand bruit. Un chat bondit derrière les coffres non capitonnés, posés debout, et il leur sembla que quelqu'un marchait à l'intérieur.

Lola se rétrécit de peur... Un silence funèbre s'établit. Un moment après :

— Et que pourrais-je faire, moi, maintenant pour notre mère ?

— Il est trop tard pour tout ! dit Andrea.

Le frère proposa :

— Imite-la dans sa conduite.

— Si vous saviez ce que je me souviens d'elle !...

— Nous nous en souvenons tous...

— Chaque fois que tu voudras faire quelque chose que ta mère aurait blâmé, pense qu'elle te voit, lui dicta Andrea, fais-en ta règle de vie.

— Mon affaire avait dû lui causer beaucoup de chagrin, n'est-ce pas ?

— Tu sais la façon d'être et de penser de notre mère !

— M'a-t-elle pardonné avant de mourir ?

— Sûrement ; elle était incapable de la moindre rancune... et je ne sais pas, mais je crois que tu étais sa préférée, voilà pourquoi sa désillusion et sa peine furent si grandes.

Lola baissa la tête et se mit à pleurer.

Le magasin était fermé ; seuls s'entendaient les pas des gens qui montaient et descendaient la rue. Soudain, ils entendirent un chuchotement très doux, comme si on parlait contre la rainure de la porte, sur le seuil même : sans doute un couple tapi.

On reconnaissait les deux voix, celle de la femme, chaude et câline ; celle de l'homme, sourde et rauque :

— Il vaudra mieux nous marier pour la fête de la Vierge. Le plus tôt sera le mieux...

— Moi, j'aimerais avoir un fils, chuchotait la voix féminine.

— Qui te ressemblera !

— Non, à toi !

— Bon, à tous les deux.

— Avec lui, je crois que je vais t'aimer beaucoup plus !

Martinez leva le bras pour tambouriner à la porte, mais Lola le retint :

— Ne fais pas le méchant !

Ils restèrent cois, écoutant le dialogue éternel de la vie, là, aux portes mêmes de la mort, et Lola en fut tout attendrie ; il lui semblait que de petits pieds sortaient des coffres non capitonnés et qu'ils se mettaient à marcher comme des cadavres nus, revenus à la vie, qu'ils montaient l'escalier et disparaissaient, pleins de honte.

— Allons-nous-en, pria-t-elle en séchant ses larmes ; mais, pour ce que vous aimez le mieux au monde, ne faites pas de bruit, que « ceux-là », les amoureux, ne s'en aillent pas !

Lola annonça qu'ils resteraient une semaine de plus ; mais, quarante-huit heures après, son mari prétextait un rendez-vous à Saint-Sébastien avec un client de ses raffineries, et ils partirent.

Martinez confia à sa sœur :

— Tu ne vois donc pas que c'est une dérobade ?

— Ah ! Tu crois qu'il est au courant ?

— Mais, voyons, la chose est claire ! La première servante de l'hôtel, ou le patron ou n'importe qui le lui aura dit, peut-être même sans mauvaise intention.

— Eh bien, en ce qui me concerne, il a été très aimable au départ !

— Parce que c'est un homme qui a du savoir-vivre.

Martinez se replongea dans son travail. La récente séparation l'attristait : « Dolorès est la plus humaine de nous trois. »

Anselmo avait laissé une note avec un avis de décès. Il arracha la feuille du calendrier, une pensée y était écrite, il la lut :

Les morts tuent les vivants

(Eschyle : *les Choéphores.*)

« Les morts tuent les vivants... les morts tuent les vivants... » répétait Martinez tandis qu'il se dirigeait vers la maison mortuaire. Il n'arrivait pas à s'en libérer...

Le défunt était un négociant de vin en gros, un homme corpulent qui avait éclaté d'une congestion.

« Il est sûrement victime de tous les clients décédés dont il avait arrosé le vin... » Ce sont les morts qui tuent... oui, oui ; c'est de l'autre bord que nous viennent les sentences ! Les morts sont des meurtriers, oui, les morts !

Une angoisse immense l'étreignit.

« La vie de l'homme est régie par d'obscurs desseins. Tous ceux dont j'ai souhaité la mort ont préparé à présent ma sentence et en ont fixé la date; et bientôt, bientôt ils auront ma peau. Ce sont les morts, les morts qui actionnent la roue des exécutions, et certainement ils auront connu mes mauvais désirs envers eux quand ils vivaient... »

Mais ces crises ne duraient pas, il se remettait facilement.

Les gens mouraient, et dans le visage de Martinez se gravaient de plus en plus la satisfaction et l'âpreté. La cupidité lui gangrenait l'âme. Il entrait à présent dans les maisons mortuaires avec des airs de liquidateur ; il devenait le chiffonnier de la ferraille humaine. Il revivait quand il envoyait ces pauvres corps au dépotoir où ils souffraient leur ultime déchéance.

Il s'acquittait de sa tâche avec un visage rébarbatif. Il ne feignait plus de prier devant le cadavre et bien souvent il négligeait même de présenter ses condoléances aux parents du défunt... Il prenait l'air d'un tueur. Les gens, dans la rue, le regardaient de biais, s'effrayaient :

« Que trame-t-il ? Que trame-t-il donc ? »

Il augmenta ses tarifs. Même pour mourir, il fallait se ruiner...

— Prends garde à cette question des prix ! Pense que pour ne pas t'enrichir les gens sont capables de s'enraciner et de ne plus mourir ! conseillait Andrea.

— Ils ne demanderaient que ça !... Mais, voyons : est-ce que les cordonniers, les drapiers et les propriétaires n'augmentent pas leurs tarifs ? Alors, n'en ferais-je pas autant ? Après tout, on ne se paye ce luxe qu'une fois, et, encore, ce sont les vivants qui déboursent, le mort a bien assez de souci avec son trépas !

— Tu verras, tu verras ! freinait Andrea.

Les cigares bagués ornaient de plus en plus la bouche de Martinez, et quand un vivant, bien vivant, l'attisait :

— Vous ne fumiez pas de havanes, avant la guerre !

— C'est le docteur qui me les recommande, pour tuer les miasmes, répondait-il, rien de tel contre la peste qu'un bon cigare, et presque tous nos morts s'en vont de la peste.

La fin de la guerre avait semé dans le pays de grandes vanités. Tous se gonflaient, même les « funéraires ». Andrea, plus prudente, reprenait ses sermons :

— Je me demande, Alfredo, où tu vas t'arrêter ; il ne te manque que des bagues aux doigts pour ressembler aux « charcutiers de Erandio » !

— Moi ?

— Oui, toi !

— Ecoute, Andrea : garde-moi le secret, mais je dois t'avouer que j'ai perdu tout respect des morts. Le monde est répugnant, Andrea, écœurant ! J'ai vu les maris se réjouir de la mort de leurs femmes, et les femmes s'égayer de la mort de leurs maris ; les pères, de celle de leurs fils, et les enfants de celle de leurs parents ; les frères, de la mort des sœurs... pour se ruer sur l'argent, oui, oui, pour se ruer sur les gros sous !

— Tais-toi, tais-toi !

Quand il ensevelissait, il empoignait les cadavres sans la moindre considération, comme s'il eût été fâché avec eux.

Il les mesurait au plus juste, pour économiser le bois. Et, à la six-quatre-deux, il organisait « le reste » avec la famille.

— Quel visage de « peu d'amis » vous a ce « funéraire » ! ronchonnaient les gens.

Certains le disculpaient :

— Le pauvre, il a assez de misère avec sa profession !...

Et comme il possédait les seules pompes funèbres de la contrée, on recourait à lui au premier décès.

Les clients augmentèrent ; moins de naissances, et plus de morts qu'avant... l'heure de la gloire avait sonné ! Toute la lie de ses mauvais désirs, amassés au cours des années difficiles, lui embourbait l'âme.

Il faisait peur à voir dans la rue : de ses traits émanait un je ne sais quoi de glacial et de démoniaque. Il étudiait tous les visages avec une délectation de stratège. Son coup d'œil atteignit à une précision de peintre. Rien qu'à regarder un passant il savait le temps que battrait son cœur. Sa clairvoyance était féroce. Parfois il arrivait à la maison et demandait à sa sœur:

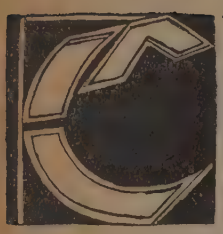
— Où en sommes-nous avec les habits de carmélite pour ensevelir ?

— J'en ai d'avance, pourquoi ?

— Parce que j'ai vu la femme du président du conseil d'administration du Crédit biscayen, qui est très dévote et qui semble au bout de sa corde...

Le plus terrible, c'est qu'il disait juste.

Il prenait vraiment sa revanche. Cependant, chaque jour on le voyait plus triste et plus abattu. Chaque jour la peur de la mort devenait plus forte pour lui : « Son Eminence assure que l'on meurt sans souffrir et que le passage se fait dans la paix et la douceur, presque dans la joie ; mais je voudrais le voir, lui, le jour de sa mort... Il faut mourir, il faut mourir... et c'est à cela que je ne me résigne pas... Point de grâce ni pour le funéraire ni pour le croque-mort... les funéraires et les croque-morts », nous mourrons aussi... Tous, nous mourrons, tous !



'ÉTAIT dimanche ; levé de bonne heure, Martinez sortit sur les quais. Le printemps effaçait de la mer et du ciel les dernières rides de l'hiver. Il arrivait à la plage quand il rencontra Son Eminence qui tenait une jeune nièce par la main. Depuis le temps que Martinez ne l'avait vu, il le trouva méconnaissable. Les yeux brillants, hâve et d'une extrême nervosité. Sa voix même s'était affaiblie.

— Mais qu'étiez-vous devenu ? salua Martinez.

— Vous voyez, sourit-il.

La fillette voulait gambader et ils la laissèrent descendre à la plage, tandis qu'ils s'asseyaient sur le parapet.

— Savez-vous l'histoire du pauvre Manolo ?

— Que lui est-il arrivé ?

— Eh bien, que sa fiancée l'a quitté la veille de leur mariage !

— Et pourquoi donc ?

— Je suis allé la trouver aussitôt et j'ai été incapable d'en tirer une autre raison que celle de ne pas vouloir se marier avec un aveugle qui lui faisait horreur et peur. Quand le pauvre Manolo l'a su, il a été pris de folie et voulait la tuer.

— Mais pourquoi n'y a-t-elle pas pensé avant de le fréquenter ?

— Vous le connaissez, Martinez, il est tellement gai, intelligent et décidé, que tout d'abord il l'avait éblouie.

— Pauvre homme !

— Il a reçu un rude coup. Pendant plusieurs jours il n'a parlé à âme qui vive. Hier, je suis allé le voir et il s'est mis à pleurer... Tout son corps sanglotait jusqu'à la dernière fibre : « Mais oui, je suis aveugle, » aveugle ! Evidemment, je n'y vois rien ! Pourquoi » me suis-je entêté avec ce stupide mensonge ?... Si » dès le premier jour je m'étais résigné à être aveugle » et à vivre en aveugle, renonçant à tout ce qui néces» site la vue, j'aurais mieux supporté ma misère... » Mais je me sentais la force et l'entrain de continuer » à vivre ma vie... Et, avant de me rendre, j'ai impro» visé cette farce... Dans les premières années, j'ai » connu des moments où j'étais convaincu d'y voir... » oui, j'y voyais !... Mais, maintenant, tout, tout s'est » écroulé... Je n'ai été qu'un sinistre imbécile... et la » vérité, la vérité c'est qu'elle a une peur horrible de » se trouver seule avec moi, face à face, dans l'intimité » d'une alcôve... C'est plus fort qu'elle, et je la » comprends... La vie et les femmes, la lumière et les » fleuves, et les fleurs et les montagnes, tout appartient » à ceux qui y voient, seulement à ceux qui peuvent » voir !... » Le pauvre se convulsait comme un possédé. Je n'ai pas pu le réconforter... Nous pouvons dire que la vie est amère pour certains, oui, bien amère !... soupirait Son Eminence.

Martinez gardait le silence, mais il pensait : « Oui, seulement personne ne veut l'abandonner, personne, pas même les malheureux !... »

— Manolo aimait par trop la vie, voilà la raison de sa faillite. Sa jeunesse, son allant et sa force étaient tels qu'ils le poussèrent à *y voir,* pour n'avoir point voulu accepter avec résignation ce que Dieu lui envoyait : la sainte obscurité !... Mais je comprends bien, son corps et son cœur avaient accumulé tant de vie que la mutiler eût été... je ne sais pas... je ne sais pas...

Ils restèrent anéantis.

— Notre religion est basée sur le mépris de la vie, Manolo l'aimait avec trop de violence...

— C'était sa nature...

— Oui, il faut aimer la vie, mais ne pas craindre de la perdre, puisque c'est inévitable, et qu'une fois perdue elle ne peut se regretter.

— Mais, en attendant, celui qui vit devrait crier : « Pourquoi mourir ?... pourquoi dans dix ou vingt, quatre-vingts ou cent ans devrai-je disparaître ? »

— Se lamenter de ne pas vivre dans cent ans équivaut à se lamenter de ne point avoir vécu cent ans !

— Mais pourquoi ne pas vivre encore et encore, jusqu'à ce que chacun dise : « Assez », ce mot que personne ne prononcera jamais ?

— Pourquoi regretter la courte durée d'une vie ? Il n'y a ni peu ni trop de temps puisqu'en regard de la mort le temps n'existe plus !...

Son Eminence se retourna pour voir ce que devenait sa petite nièce.

— ... Aristote raconte que certains insectes ne vivent qu'un jour ; ceux qui meurent à 8 heures du matin meurent en pleine jeunesse, et à 5 heures de l'après-midi ils sont déjà vieux. Qui donc ne rirait de ces courtes heures ? Vivre dix heures ou en vivre vingt ne présente aucune différence, puisque la durée de notre existence, si nous la comparons à l'éternité, est inférieure à la durée de ces insectes. Vivre trente ou vivre cent ou deux cents ans est aussi ridicule que les dix ou vingt heures des éphémères.

Il parlait comme transfiguré. Une lumière mystérieuse lui baignait le visage. Sa voix semblait descendre des autres rives de la mort...

Martinez ne réfutait rien, mais, très bas, il se répétait : « Je veux vivre ! Je veux vivre ! Je veux vivre ! »

La matinée, haute et transparente, chuchotait aussi : « Vivre ! Vivre ! Vivre !... »

— L'homme ne meurt pas seulement lorsqu'il est arrivé à la fin de sa vie ; dès qu'il commence à vivre, il commence à mourir ! De sorte que nous mourons un peu tout au long de notre existence ; plus encore, avant même que n'arrive la date de notre naissance, la mort nous a déjà mangé neuf mois !

Martinez se blindait contre ces paroles :

— ... « Je veux vivre ! Je veux vivre ! Je veux vivre ! » et l'air, et le ciel, et la lumière, et l'océan se rangeaient de son côté.

— L'œuvre de notre vie, c'est de construire la mort ; nous devenons ses humbles artisans ; et nous sommes en pleine mort précisément quand nous croyons être en pleine vie ; ce n'est qu'après la mort que nous cessons de vivre ; mais, tant que l'on vit, on se meurt.

Une barque de pêche venait au fil du quai et s'écar-

tait du courant. Dans le fond du bateau, les poissons brillants sautaient, frétillaient, cherchant l'eau, luttant pour échapper à l'asphyxie :

« Vivre ! Vivre ! Vivre ! » battaient leurs ouïes rouges...

« La matière elle-même n'a d'autre loi que la vie » pensait Martinez. Tout, absolument tout, lutte pour vivre, pour ne pas tomber, pour ne point s'écrouler.

Il regarda Son Eminence qui se taisait, comme épuisé ; une candeur d'enfant lui élargissait les yeux...

Alfredo s'enquit de sa santé.

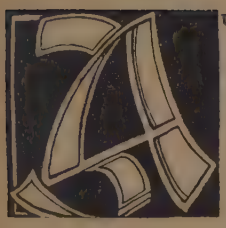
— Celle de l'âme, celle de l'âme seule me préoccupe... L'autre, celle du corps, n'a aucune importance !

Ses paroles brûlaient d'une flamme étrange. Martinez, saisi, baissait la tête. On entendait la petite nièce appeler son oncle, et le clapotis des vagues sur la plage.

Martinez connaissait la piété de son ami. Dans les derniers temps, dès que son travail le lui permettait, Son Eminence se rendait à l'église, en général aux heures les moins fréquentées, et il s'abîmait dans la prière, à genoux... Parmi les humbles, son apostolat s'étendait encore : il parvenait à marier ceux qui vivaient dans le désordre, à faire baptiser les enfants, à décrocher l'argent des riches pour le répartir entre les malades et les malheureux. Ses anciens compagnons d'école, tous pauvres, l'écoutaient avec toujours plus de soumission, grâce à son auréole de science et de sainteté. Parfois même, les prêtres venaient à lui pour résoudre des affaires délicates, car son adresse et sa ferveur étaient proverbiales. Sa charité grandissait avec le temps, et son besoin de gagner des âmes.

Il regardait Martinez avec bonté. En lui, quelque chose apparaissait d'un peu surnaturel...

— Les œuvres, seules, nous rendent dignes de Dieu, les bonnes œuvres !



ux abords de la place, Martinez tomba sur Algésiras accompagné d'un nouveau chien. C'était un autre homme : rengorgé, poseur et plein de jactance.

— Eh bien, et *Salmeron ?*

— J'en ai fait cadeau à un ami. Maintenant j'ai celui-ci, un vrai bijou, un bijou authentique !

— Et comment va le métier ?

— Depuis la guerre, tout s'est amélioré, à présent on peut vivre, mon ami, et bien !...

Et il regardait la mer avec une nostalgie de pirate.

— Et les bateaux, il en vient beaucoup ?

— Régulièrement.

— Que deviennent les habitués de La Marine ?

— Don Roberto ne sort guère, il est patraque. Manolo, le pauvre... On ne voit plus Son Eminence dans les parages...

— Eh bien, que la chance continue !...

— Et vous, Martinez ? Les morts paient toujours ?

— Ils protestent un peu, mais ils paient.

— Allons, c'est très bien.

De retour à son atelier, Martinez y travailla toute l'après-midi. Le soir, avant de fermer, il s'installa devant sa porte pour se reposer un peu.

Les persiennes de quelques magasins grinçaient et la rue résonnait du haut en bas des pas agiles des allants, des venants ; à un balcon, une femme retirait du linge sec ; dans les embrasures des portes, les gamins s'asseyaient, silencieux comme des oiseaux fatigués, après les criailleries et les courses de la journée. Quelques ouvriers descendaient jusqu'à leurs maisons, lents, en groupes, fumant la cigarette apéritive. Le coiffeur décrochait ses enseignes, ses plats à barbe dorés, de peur que quelque ivrogne ne les prît, comme don Quichotte, pour l'armet de Mambrin !... ou pire.

Martinez ferma, lui aussi, après avoir expédié le croque-mort venu aux nouvelles. Puis il monta. Son dîner l'attendait. Il savoura la potée habituelle aux poireaux, avec ce morceau de morue qui donne si bon goût aux pommes de terre ; une gorgée de vin. Il claqua la langue de satisfaction.

Andrea leva les sourcils :

— Quelle mouche t'a piqué ?

— Aucune ! Je suis content, voilà tout.

— C'est la première fois que je te l'entends dire !...

— Qui sait si je ne le suis pas pour la première fois ?...

Il resta songeur un bon moment. Elle l'épiait du coin de l'œil...

— Dis donc, Andrea : si tu avais de l'argent à placer, que préférerais-tu, des valeurs ou des immeubles ?

— Je ne sais pas ; je n'ai jamais eu l'occasion de me le demander...

Un silence.

— Et que penserais-tu si j'achetais la maison ?

— Quelle maison ?

— Celle-ci.

Andrea ouvrit des yeux comme des plazas de taureaux.

— Mais nous avons donc de quoi ?

— J'ai, j'ai ! assura-t-il avec un sourire de lapin...

— Bien, bien, mon garçon ! Je ne vais pas te l'enlever !

— Je ne te le permettrais point !

— C'est sérieux, Alfredo ?

— J'ai déjà fait comprendre au propriétaire que la maison n'était pas une bonne affaire pour lui, les loyers lui rapportent peu...

— Et pour toi ?

— Pour *nous*... corrigea généreusement le frère, ce serait plus intéressant puisque nous en occupons les deux tiers. J'agrandis l'affaire ; nous sommes à l'étroit, maintenant.

— Pour cela, il faudrait se débarrasser des voisins du second...

— D'abord acheter l'immeuble, ensuite les expédier...

— J'ignore où en est la question des locataires, mais si l'appartement est destiné au propriétaire, il peut toujours en disposer !

Pendant une pause, le frère et la sœur se regardaient sans se voir.

— C'est l'idéal, reprit Andrea, d'avoir son commerce dans sa propre maison !...

— J'y userai quelques pesetas en réparations ! Elle fait peur à voir !... Ah ! ces vieilles bâtisses !...

— Avec un petit ravalement, on les remet à neuf !

— C'est vrai...

Tous deux levèrent les yeux au plafond, bien que leur regard de propriétaires englobât la construction tout entière...

— C'est beau d'être possesseur de sa maison !...

— Oui, fit Alfredo, même si elle est pleine de cercueils !

Et ses yeux flambaient. Andrea baissa la voix :

— Maintenant, écoute... ménage ta réputation...

— Pourquoi ?

— Tu te fais de plus en plus mal voir ; tout le monde raconte que tu désires la mort des voisins pour empocher...

— Et après ? Ils disent la pure vérité !...

— Hé oui, je le sais bien, pas besoin de me le répéter !... Mais tu t'en caches de moins en moins... A nos débuts, tu semblais toujours le père ou le mari de la défunte ; tu t'y prenais si bien que dans tous les domiciles mortuaires on croyait à ta peine...

— Je suis fatigué de feindre !

— Non, c'est la guerre qui vous a perdus, tous autant que vous êtes... jusqu'aux funéraires!

— Avant, je devais me reconstituer une clientèle, puisque Aniceto l'avait laissée tomber ; à présent je la tiens, et comme la région n'a pas d'autres pompes funèbres que les miennes, les clients sont bien forcés de passer par mon cerveau !

— C'est dangereux, c'est dangereux !... Tu verras !...

— Veux-tu que je te dise, Andrea, eh bien, le métier me déplaît, et plus il me rapporte plus il me dégoûte... J'aimerais pouvoir l'abandonner...

— Ça, jamais, Alfredo ! Songe qu'après cette maison, si ça continue, nous pourrons en acheter une autre, et puis une autre, et encore une autre...

— Tu es extraordinaire, tu te vois déjà propriétaire de tout le village !

— D'autres, de plus bas, sont arrivés plus haut !

— De plus bas que nous m'étonnerait...

— Bah ! puisque nous sommes convenus que nos parents avaient un commerce...

— Mais si ce n'était le gain, je me déferais du nôtre... A chaque minute augmente mon horreur des morts et de la mort ! Quand j'ensevelis quelqu'un j'ai peur qu'on ne m'en fasse autant, bientôt... Ah ! dans quel moment d'aberration, alors que je pouvais choisir autre chose, me suis-je fourré dans les pompes funèbres !... Le plus horrible des métiers, le plus répugnant !

— Je te l'avais bien dit, alors !... Mais tu as toujours été cabochard...

— Et si nous le cédions? Avec ce qu'on nous en donnerait et ce que je possède nous passerions les années qui nous restent à vivre...

— Céder? A présent que nous gagnons tant? Jamais, te dis-je !

— Andrea, c'est affreux d'attendre la mort des autres pour en tirer sa vie !

— Trop tard !

— Je ne sais... ah ! je ne sais vraiment pas quelle main noire m'a poussé ce jour-là !...

— Pourtant, tu n'as jamais été aussi bien, tu ne t'es jamais mieux porté !...

— Sans doute la reconnaissance de la Mort pour les charognes que je lui envoie !

Silence. Andrea reprit :

— Dis, Alfredo, la maison, quand vas-tu l'acheter ?

— Cette après-midi ou demain, nous irons chez le notaire rédiger l'acte.

— Oui, le plus tôt sera le mieux... Que personne n'ait vent de la chose et ne vienne offrir davantage au propriétaire...

— Par ce que tu as de plus cher au monde, Andrea, pas un mot ! Si les gens apprenaient que le métier rapporte, ils seraient capables de nous ouvrir dans la rue même deux ou trois pompes funèbres...

— Pour amasser, les gens sont capables de tout !

— Motus !

Le lendemain, donc, Martinez se rendit chez le propriétaire et lui acheta la maison. Les deux compères étaient de même force, le prix ne fut convenu qu'après un marchandage démoniaque !

Martinez voulut payer en partie par traites à quatre-vingt-dix jours et en valeurs auxquelles l'acheteur attribuait une cote excessive. Le propriétaire, lui, exigeait l'argent comptant et sonnant pour le lendemain, à la signature. Après un rude débat, chacun fit des concessions.

Deux jours plus tard, dans la boucherie, une amie vint à Andrea :

— J'ai été contente d'apprendre la bonne nouvelle... Je vous félicite !

— Me féliciter ? Pourquoi ?

— Oh ! ne faites pas l'étonnée... pour la maison...

— Mais quelle maison ?

— Quelle maison voulez-vous que ce soit ! Celle que votre frère a achetée, voyons !

— Ça, par exemple ! J'ignorais totalement que mon frère eût acheté une maison !...

Andrea sortit de l'étal, les sangs tournés : « Ça y est ! Tout le village le sait... » Elle n'en dit rien à son frère par peur de l'alarmer et qu'il n'allât renoncer à son acquisition ou la recéder au premier venu...

— Alors ? Alors ? A quand les réparations ?

— Un peu de patience ! Bientôt.

Sauf le magasin, toute la maison fut sens dessus dessous durant deux mois. Martinez, avec son béret jusqu'aux oreilles, son écharpe et son sarrau, mit son nez partout, ordonna tout.

— Ces maudits travaux, quand finiront-ils?... se lamentait Andrea.

Puis vint le tour des échafaudages, et les allées et venues inconsidérées des peintres qui plaquaient sur leur passage leurs horribles traces...

Mais, à la fin...

Ce matin-là, Andrea traversa la rue sous le prétexte d'une montre à réparer ; et, devant la porte d'Ignacio, elle contempla l'ensemble de la façade spacieuse... Des ferveurs de propriétaire lui montaient dans la poitrine : « Elle est superbe !... Comme neuve !... »

Martinez aussi se planta sur le trottoir d'en face, et revint aussi satisfait que sa sœur. Les passants, à le voir ainsi en admiration devant sa propriété, se disaient :

« Dire qu'elle a été acquise et refaite avec le sang et les os de nos défunts ! Ah ! canaille ! » Et ils lui assenaient des regards meurtriers.

Avant même que les travaux ne fussent entrepris, tout le pays le savait :

— Martinez vient d'acheter la maison des pompes funèbres !

— Quelle horreur !

— Ah ! l'affreux argent, récupéré sur les morts...

— L'argent n'a point d'odeur, répéta quelqu'un.

— Mais lui, Martinez, quelle sale tête !

— Le métier vous marque !

— Quand il passe dans la rue, on dirait que ses yeux jettent des sorts !

— Surtout quand il croise un riche !

— Etre là à se dire que s'il n'y avait point de morts, au bout d'un certain temps ce serait son tour...

— Et en désirer pour vivre !

— Vous ne trouvez pas que le seul fait d'être funéraire indique déjà de la méchanceté ?

— Quelle horreur d'être funéraire !

— Quelle horreur !

— Quelle horreur !

L'âme des Martinez se calcinait, à force de cupidité... La sœur passait sa vie en cauteleuses attentes. Quand un cercueil sortait, le cœur battant, elle se précipitait à la fenêtre... Le moindre mouvement de l'atelier se répercutait dans ses entrailles, et rien qu'au son des coups de marteau elle devinait le coffre que fabriquaient les ouvriers.

Le soir, elle attendait avec impatience le retour de son frère. Martinez grossissait, et ses pommettes rebondies, son nez court, ses yeux de chat et son menton en galoche lui conféraient un air cruel de Mongol...

— Tu diras ce que tu voudras, mais le métier de funéraire te réussit joliment ! lui répétait Andrea.

— Le métier, hum ! enfin, disons plutôt l'abondance et la paix de sentir ma vieillesse assurée.

— Tu sais, quand tu auras d'autre argent, je te conseille d'acheter une seconde maison, c'est ce qui se surveille le plus facilement.

— Je me demande quelle idée vous avez des économies, les femmes ! Vous vous imaginez qu'on gagne assez tous les jours pour se payer une maison !

— Tous les jours, non, mais en quelques années, oui !

— En quelques années... si nous ne dépensions rien !

— Chaque jour nous vivons plus simplement et chaque jour tu gagnes davantage !

— Qui te l'a dit ?

— Je le devine.

— Détrompe-toi, les affaires commencent à se relâcher ; la crise pointe ses oreilles de loup...

— Les gens n'en meurent que davantage !

Il avait beau s'efforcer de la cacher, l'ambition de Martinez était réelle, quoique plus sèche, plus sourde ; de celles qui s'installent souvent dans l'hiver de la vie. Un besoin d'entasser mort sur mort, cercueil sur cercueil, douro sur douro ! Une animosité d'homme vindicatif et sans religion. Une avidité malsaine, exaspérée... Une des seules choses que la vie pouvait lui fournir, à son âge et dans son état, c'était sa cupidité : aussi la cultivait-il avec délectation.

Le bruit de son enrichissement scandaleux se répandit dans le pays dès l'achat de l'immeuble et sa réfection :

— Argent tiré des morts ! A force de déshabiller et d'habiller les morts et de les emmener au cimetière.

— Y'a de l'argent plus mal gagné...

— Il y a aussi une manière honnête et propre de le gagner, et une autre qui ne l'est pas !

— Moi, je commence à ne plus savoir s'il existe une honnêteté !

Pour être honnête nous-même, nous avouerons que ses défenseurs étaient rarissimes. Mais il s'en fichait. Avec sa gloriole de nouveau riche, il avait renoncé à toute décence. Il traitait ses morts comme bêtes d'abattoir. Et, dans la rue, ses regards envoyaient les gens à six pieds sous terre :

« Mais que faites-vous là ? au lieu de mourir une fois pour toutes, misérables ! » semblait-il leur dire.

Toute la population l'évitait ; les jeunes gens lui laissaient le trottoir, crainte de le frôler. Les femmes détournaient la tête.

— Le rôle du bourreau est moins hypocrite et nul ne le fréquente ! Le bourreau n'a rien à voir avec celui qu'il vient d'exécuter ; mais un funéraire aspire aux hécatombes, et si sa victime est riche il fait la pleureuse au domicile mortuaire !

Chaque semaine la rumeur publique lui attribuait une nouvelle acquisition... jusqu'à le dire propriétaire de la moitié du bourg...

Andrea se prit à douter : « Il doit me tromper, il ne veut pas que je le sache... mais les morts rapportent gros... » Elle l'épiait, perquisitionnait ses vêtements, et après chacun de ses départs vérifiait la serrure du petit coffre-fort, avec l'espoir qu'il aurait oublié de le fermer.

Elle se creusait la cervelle : « Avec tous les maccabées que nous facturons, la rue entière devrait nous appartenir ! Et, selon lui, nous n'aurions que cette maison-là... Que peut-il bien faire de son argent ; mais quoi donc ? Quoi ? »

Elle ne fut plus que méfiance. Que son frère lui annonçât un voyage à Bilbao afin d'insérer un faire-part et elle se disait : « Ça ne prend pas ! Tu vas à la banque nourrir le magot ! » Et comme elle le voyait de plus en plus ferme et sûr de lui, elle s'obstinait, tout en redoutant une catastrophe...

Dans la rue, elle dressait l'oreille aux quolibets, s'approchait des cercles bavards, se collait aux groupes, à l'affût de la moindre allusion. Parfois, quand elle arrivait, elle notait le changement d'une conversation, un chuchotement soudain, ou l'arrêt brusque d'une phrase.

Et ce fut la peur qui gagna ; Andrea tremblait.

— Tout le village est contre nous, Alfredo ; un jour ou l'autre, ils nous joueront un sale tour...

— Bah ! Une populace ! S'ils voulaient bien se taire et mourir peu à peu comme c'est leur devoir, au lieu de baver sur ceux qui travaillent, les choses iraient un peu mieux !

— Pourquoi parler toujours de tant et tant de morts, puisque nous ne pouvons pas y suffire ?

— C'est pour cela, je t'ai dit, que leur devoir était de mourir, *peu à peu*...

— Ah ! là là, mon pauvre frère, si tu savais mes craintes ! J'arrive à regretter l'achat de la maison !... Depuis, on nous met à dos toutes les propriétés.

— Dommage que ce ne soit pas vrai ! s'écria-t-il, sincère.

— La guerre vous a soûlés, tous ! Vous promenez dans la rue des airs de banquiers : « Regardez-moi, regardez-moi ! Je ne sais plus que faire de mes billets ! » semblez-vous dire... Or, le dernier à crâner, ce devrait être le funéraire !

— Te voilà repartie...

— C'est que j'ai peur, j'ai peur de voir tout cela par terre...

Un meuble craqua, elle eut un sursaut.

Alfredo leva la tête :

— D'une façon ou d'une autre, faudra bien en finir ! je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est que ce soit rapide.

— Toi, tu ne crois à rien, voilà pourquoi tu crains la mort, parfaitement !

— Oh ! vois-tu, le monde n'est qu'une farce sinistre ; personne, personne ne croit, pas même les cur...

Elle le bâillonna de la main pour l'empêcher d'achever. Il reprit avec violence :

— L'homme et la femme, et tous les hommes et toutes les femmes, nous ne sommes qu'*envie de ne pas mourir*. Personne ne veut mourir, Personne ! Pas même les saints, entends-tu, femme !

— Ne blasphème pas !

— Personne, personne ! Ah ! ah ! quand les faire-part racontent « qu'il est passé à une vie meilleure », ils mentent ; pour personne n'existe de meilleure vie que celle-ci, bien qu'elle soit si mauvaise. C'est que personne ne sait ce qu'il y a de l'autre côté. Personne ! Personne !

— Mais toi qui as passé le plus clair de ta vie avec la mort, à la fréquenter chaque jour, comment t'épouvante-t-elle à ce point ?

— Pour ça ! ! !

L'entrée de la digue, Martinez rejoignit don Roberto qui lui dit :

— Savez-vous que Son Eminence est malade ?

— Encore une fois ?

— Les médecins ne savent pas au juste ce qu'il a, et lui ne se trouve pas bien, il se sent faiblir... Plus du tout d'appétit...

— Et qu'est-ce qu'il dit ?

— Qu'il se voit mourir, mais sans inquiétude, car il est bien préparé.

— Heureux mortel ! soupira Martinez.

— Il semble attendre ce qui va venir dans une complète soumission...

— Si je pouvais me défaire un instant de ma profession, j'irais le voir ; mais ce n'est pas possible, la seule visite d'un funéraire à un malade devient une menace...

— Non, c'est vrai : je vous tiendrai au courant.

Ils se séparèrent sur la place. Martinez de retour, sa sœur lui annonça :

— Sais-tu à qui l'on vient de porter le viatique ?

— A qui ?

— A Son Eminence !

— Est-ce donc si grave ?

— Cela en a l'air...

Martinez, le front plissé, déjeuna en hâte et se rendit chez don Roberto :

— Quelles nouvelles ?

— C'est bien simple, il est en train de mourir...

— Qui le soigne ?

— Don Ramon.

— Allons voir ce qu'il en pense !

Le docteur était chez lui. Le brave homme haussa les épaules :

— A vous avouer l'humiliante vérité, j'ignore de quoi il meurt, et mon confrère de Bilbao, appelé en consultation, n'en sait pas plus long que moi... La seule chose que nous puissions affirmer, c'est que notre malade est perdu et qu'il ne passera pas la nuit...

En quittant le docteur, ils se dirigèrent vers la demeure de leur ami ; mais devant le portail don Roberto prit la parole :

— Je regrette... mais je crois préférable que vous ne montiez pas, surtout dans ces pénibles moments...

— Bien sûr... je comprends ; je vous attendrai en me promenant par là...

Il fit les cent pas devant la maison, pensant que le vieillard redescendrait tout de suite. Mais soudain, pris de panique, il s'enfuit...

■

Quand don Roberto eut sonné, la sœur, en larmes, vint lui ouvrir. Une grande femme mûre.

— Comment va-t-il ?

— Mal, très mal !...

— Que nous sommes peu de chose...

— Il a demandé l'extrême-onction, et je viens d'envoyer une de mes nièces prévenir le curé.

— Mais il n'y a pas deux jours...

— Oui, cela a été presque subit... Tout de même, depuis quelque temps il n'allait pas...

— Quel malheur !

— Oh !... nous restons là, dans le corridor... entrez si vous voulez le voir... hoqueta la femme.

Une pièce simple, pauvre, ouvrait son balcon sur la rue de Coscojales. Dans un lit de fer ancien modèle, face à la porte-fenêtre, s'allongeait le corps très blanc du malade. Un crucifix pendait à son chevet ; et, à droite, sur la table de nuit, un bénitier en porcelaine, avec une statuette de la Vierge grossièrement modelée. Dans un angle, la table de toilette, et, à côté, une commode à trois tiroirs.

Don Roberto se pencha sur don Luis qui remua les yeux et sourit presque imperceptiblement. Sa sœur se tenait à l'écart, retenant ses larmes. Il respirait avec peine.

Le vieux s'éloigna, très ému. La femme s'approcha sans bruit afin d'essuyer le front en sueur. Puis tous deux s'isolèrent près du balcon.

— Vous voyez, don Roberto, il va nous quitter...

Et le vieil ami, pour essayer une parole de consolation :

— Le bon Dieu préfère peut-être ne plus le laisser sur cette terre... se le réserver...

Le marteau du portail résonna timidement. La sœur sortit sur la pointe des pieds, en s'essuyant les yeux. Don Roberto resta seul quelques minutes avec le mourant. Il entendit chuchoter ; la porte s'ouvrit et entrèrent le curé et le sacristain, suivis de la femme.

Le prêtre endossa son surplis et suspendit l'étole à son cou, puis, se retournant, s'avança vers le chevet :

— *Pax huic domui.*

— *Et omnibus habitantibus in ea.*

Et, prenant le goupillon dans le bénitier du sacristain, il commença :

— *Asperges me Domine, hyssopo et mundabor : lavabis me et supernivem dealbabor...*

Il se recueillit pour réciter à voix basse et rapide les deux oraisons.

Tout de suite, il ouvrit l'écrin d'argent des saintes huiles ; après avoir oint son pouce, il vint au malade et, traçant une croix sur les yeux :

— *Per istam sanctam unctionem et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per visum deliquisti.*

— *Amen.*

Le prêtre oignit à nouveau son pouce et fit les onctions cruciales...

Le mourant semblait en extase. La lumière de ses yeux s'atténuait peu à peu. Sa respiration devenait plus douce.

S'étant agenouillé, le prêtre lut la recommandation de l'âme. Sa voix virile vibrait et suppliait :

Par Votre nativité.
Par Votre croix et Votre passion.

Par Votre mort et Votre sépulture.
Par Votre glorieuse résurrection.
Par Votre admirable ascension.
Par la grâce du Saint-Esprit consolateur.
Au jour du jugement.
Nous, pêcheurs — Nous Vous en supplions, entendez-nous.
Pardonnez-lui — Nous Vous en supplions, entendez-nous.
Kyrie eleison — Christe eleison — Kyrie eleison.

Ensuite il lut les oraisons. Puis il se leva et bénit le mourant.

Tout baignait dans une grande émotion religieuse.

Le prêtre ôta son étole et le surplis et se retira au fond de la pièce, où la sœur et lui échangèrent quelques mots à voix basse. Après un signe de tête à don Roberto, M. le curé sortit avec le sacristain.

Le malade s'agita, son souffle s'accélérait, il étouffait. Il raidit la tête et leva le menton dans un effort pour se redresser... Il prononçait quelques mots entrecoupés.

Son vieil ami l'aida et le maintint à demi assis.

— Qu'elle est belle... la vie... Elle est... belle !

Il regarda le vieillard avec une tristesse infinie :

— Non, non... mourir, non, non !... Vivre... ah ! vivre encore... je... je suis... jeune...

Ses doigts se crispaient, s'accrochaient aux bords du lit.

— Recommande-toi, Luis ! suppliait sa sœur, recommande-toi à Dieu !

— Je veux... vivre... râlait-il... vi-vre...

La femme prit son livre de messe sur la table de nuit, et, à genoux, tout près de son frère, elle entreprit à voix haute la prière des agonisants :

« Acte de contrition...

» *Quand mes pieds sans mouvement m'avertiront que mon voyage en ce monde touche à sa fin...*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi !*
» *Quand mes mains, tremblantes et lourdes, ne pourront plus étreindre le crucifix, et, malgré moi, le laisseront tomber sur mon lit de douleur,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ! »*

Sa résistance à se rendre était terrible à voir. Il remuait les pieds, les genoux, et sa bouche s'entr'ouvrait ou se crispait en d'affreuses angoisses.

» *Quand mes yeux vitreux et démesurément ouverts par l'approche de la mort fixeront sur Vous leurs pupilles faibles et mourantes,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ! »*

Sa sœur poursuivait, de plus en plus déchirée :

» *Quand mes lèvres, froides et convulsées, prononceront pour la dernière fois Votre nom adorable,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi !*
» *Quand mon visage, pâle et violacé, remplira de pitié mon entourage, et que mes cheveux, baignés dans la sueur de l'agonie, se hérisseront sur ma tête, présageant ma fin prochaine,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ! »*

Don Roberto remarquait l'abandon progressif du mourant, et que ses doigts se détendaient sur le drap.

» *Quand mes oreilles, prêtes à se fermer pour toujours aux conversations des hommes, s'ouvriront pour entendre de Votre bouche la sentence irrévocable qui fixera mon sort pour toute l'éternité,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ;*
» *Quand mon esprit, agité par d'horribles visions...*
» *Jésus miséricordieux...*
» *Quand mon cœur faible et oppressé...*
» *Jésus miséricordieux...*
» *Quand mes dernières larmes...*
» *Jésus miséricordieux...*
» *Quand mes parents et amis...*
» *Jésus miséricordieux... »*

Sa respiration devenait si faible que parfois on ne l'entendait plus.

La sœur reprit d'une voix ferme :

» *Quand les derniers battements de mon cœur obligeront mon âme à sortir de mon corps, acceptez-les, Seigneur, comme issus d'une sainte impatience à venir vers Vous, et alors,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ;*
» *Quand mon âme quittera pour toujours cette terre, abandonnant mon corps, froid et sans vie, acceptez sa destruction en hommage envers Votre Divine Majesté, et à cette heure-là,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ;*
» *Enfin, quand mon âme comparaîtra devant Vous et verra pour la première fois la splendeur de Votre Majesté, ne l'éloignez pas de Votre présence ; daignez me recevoir au sein de Votre miséricorde pour qu'elle chante éternellement Vos louanges, et alors, et maintenant et toujours,*
» *Jésus miséricordieux, ayez pitié de moi ! »*

Il mourait enfin, dans la paix. Alors la sœur se leva et, s'approchant, presque à l'oreille, lui dicta, affolée :

— Luis ! Répète avec moi :

Jésus, Marie, Joseph,
Je vous donne mon cœur, et mon âme aussi !
Jésus, Marie, Joseph,
Assistez-moi dans mon agonie !
Jésus, Marie, Joseph,
Veuillez prendre avec vous mon âme en Paradis !

Après la dernière invocation, sa sœur se mit à le regarder fixement, avec des yeux égarés... Quand elle comprit qu'il était mort, elle poussa un hurlement et s'enfuit par le couloir.

Don Roberto appuya le défunt contre l'oreiller et lui ferma doucement les paupières...

Il s'assit dans un coin parce que ses jambes ne le soutenaient plus. Lui aussi crut mourir...

Un peu plus tard, longeant les maisons, il parvint chez Martinez et heurta timidement ; ce fut lui qui vint ouvrir.

— Son heure est arrivée... murmura le vieillard. Vous qui vouliez tant le voir, vous pouvez, à présent... Ah ! comme il tâchait d'échapper à la mort, le pauvre...

A nouveau, la peur paralysait Martinez.

« Qu'elle est belle, la vie, qu'elle est belle, belle ! » gémissait-il avant de mourir...

Martinez se retourna ; il pleurait :

— Lui aussi, même lui, a dit qu'elle était belle, la vie ?

— Oui, lui aussi... lui aussi !

Un silence pénible s'établit... Aussitôt que Martinez se fut calmé, il se rendit au domicile mortuaire.

Quelques amis et une belle-sœur, la veuve du cantonnier entouraient la malheureuse femme dans la chambre de son frère. Le funéraire lui parla tout bas, et tous s'éclipsèrent...

Le temps était lourd ; Martinez entr'ouvrit le balcon, et la rumeur de la rue pénétra. Il découvrit le lit et déshabilla le cadavre encore chaud ; quand il lui ferma la bouche, un gargouillis monta comme du fond d'un puits.

Il le considérait dans sa complexion athlétique d'homme jeune encore... qui avait eu de l'intelligence, de la beauté, qui s'était montré généreux, sensible, bon... Alors, pourquoi lui ôter la vie ?... Et où se

trouvait donc son âme à présent ?... Que devenait ce qui avait été l'être, la personnalité ?...

Tout finit donc par s'anéantir dans la mort ? Et si tout se termine en une poignée de poussière, pourquoi cette canaillerie ?... Mais pourquoi ? Pourquoi ?...

Il sursauta, une voix escaladait la façade :

— Sophie ! Sophie ! Descends chercher les avirons !...

Puis il sentit une autre voix fiûtée, tout près de son âme :

Chaque jour meurent 140.000 hommes ;
chaque heure, 6.000 ;
chaque minute, 100 ;
chaque seconde 1 ou 2...
Maintenant même, ou dans un instant, tu peux être un de ceux-là...
Toi !
Toi ! !
Toi ! ! !

Il lâcha la dépouille, qui retomba sur le lit comme un pantin...

La voix recommença de sibiler à son oreille :

Chaque jour meurent 140.000 hommes...

Il défaillait. Il s'assit au pied du lit. Une angoisse cosmique le terrassait. Le froid lui grimpait au long des jambes, gagnait les reins, s'emparait des bras et des épaules, lui encerclait la tête... Il resta sans vie, comme mort, lui aussi...

Sur ce, entra la sœur. Devant la prostration du funéraire et la posture du cadavre, elle étouffa un cri. Se précipitant sur la dépouille, elle la revêtit de l'habit franciscain qui se trouvait là et parvint à l'accommoder sur le lit...

Puis revenant à Martinez :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Il ne répondit point, mais se tourna vers le mort qu'il contemplait fixement tandis que ses larmes se mettaient à couler, à couler, comme si son corps n'avait contenu que des larmes... Il se souleva pour se rapprocher encore du cadavre et se mit à le fixer, de tout près, sans ciller, avec une insistance hypnotisée, noyé dans un océan de peine, en pleurant, pleurant...

... Pour les 140.000 qui meurent chaque jour...
Pour les 6.000 qui meurent chaque heure...

— Mais, mon Dieu, calmez-vous, calmez-vous !

Il se remit au travail avec un acharnement cynique, sans vouloir un seul instant regarder en arrière. Il accepta que Nicanor emplît le magasin de chansons. Bien plus, il l'y encourageait, pensant ainsi faire le blocus de la peur.

Il s'adonna à la boisson, parfois hors de toute retenue. On le voyait souvent sortir des tavernes au bras du Puntillero, les yeux brillants, le verbe haut. Les gens les fuyaient comme des oiseaux de mauvais augure.

Une haine sourde, transmise de père en fils, se condensait contre le funéraire. Sa sœur, je ne sais par quel mystérieux instinct, pressentait la tempête :

— Tu es un téméraire, Alfredo, un insensé, et les gens, chaque jour plus exaspérés contre toi, ont fini par te haïr...

— J'ai toujours eu plaisir à déchaîner les haines !

— Ne dis pas de folies...

— Toutes leurs rancunes entassées n'arriveront pas jusqu'où monte la mienne !

— En attendant, nous courons à un drame !...

Un sourire glacial lui biaisa les lèvres. Jamais il ne toisa sa sœur d'un tel mépris, jamais il ne lui tourna le dos avec une telle désinvolture !

N'empêche que la nuit cette peur inextinguible le tenait debout des heures et des heures. Il craignait le sommeil éternel, le sommeil dont on ne s'éveille jamais, et il fuyait le sommeil quotidien qui aurait pu être le dangereux commencement de l'autre ; il n'y sombrait qu'à bout de fatigue. Mais alors ses rêves se peuplaient de visions funèbres, et tous les défunts de sa clientèle le prenaient à partie :

« Nous sommes les morts, morts par tes mauvais désirs, pour satisfaire ton avarice et ta rancune... Prépare-toi à mourir à ton tour, car toujours les morts tuent les vivants... A mourir ! A mourir ! »

Il se réveillait comme tombant d'une haute montagne... se levait à l'aube et travaillait fébrilement.

Toujours entre ces deux extrémités, peur des morts, haine des vivants, Martinez nimbait maintenant chaque chose d'adieux pathétiques :

« Ces aimables matinées d'automne avec la brise, sur la digue, que seulement un vieil homme sait goûter, j'aurai bientôt fini d'en jouir... Et cette gorgée de cognac, ce doux soleil, et ce poisson que j'ai vu sauter tout vif de la barque à la casserole... et le vert incomparable des montagnes, et ce bleu diffus de la mer, bientôt, dans un instant peut-être, ou demain, je devrai les quitter... Et rien ne peut arrêter cette marche !... »

Il voyait serpenter la rivière si belle :

« Tout, tout cela que j'aime, avec ses chantiers, ses hauts fourneaux, ses bateaux et ses mines ; tout cela que je sens collé à la terre de mon cœur, continuera d'être, tandis que les vers me mangeront, moi... »

Il se rappela le salut gravé à la porte du cimetière d'Elanchove : *AGUR ETA GUERO ARTE.* (En basque : Adieu et à bientôt.) Une sueur froide lui mouillait le front...

« Tout ça ! Tout ce qui est ma vie, me filera dans les mains, à jamais... En ce moment, je vis mon dessert !... »

Aussi le savourait-il avec frénésie...

Ce fut alors, une fois doublée la crise de l'après-guerre, que s'étendit à travers la région une épidémie de typhus.

Ses ravages semblèrent choisir, à leur début, les têtes les plus en vue, en l'honneur de Martinez, évidemment, qui entra dans le jeu avec la joie d'un vendeur de sifflets à une kermesse. Se succédèrent alors ses dernières *Premières Spéciales,* ses dernières châsses acajou et ses ultimes faire-part de demi-page. Il avait perdu toute vergogne, et quand il rencontrait le Puntillero devant le zinc d'une taverne les deux compères trin-

quaient à la santé de leurs défunts !... Les garçons tremblaient en les servant.

Sur son passage, les mères fermaient leurs fenêtres ou ramassaient leurs petits. Quand il entrait n'importe où, les paroles se figeaient sur les lèvres. On faisait le vide autour du funéraire, tandis que le typhus lui fauchait ses plus beaux épis.

Sa sœur s'étranglait de satisfaction à chaque mystérieuse sortie d'un cercueil, et le tintement des douros au fond du magasin lui arrêtait la circulation.

Mais le soir, ses craintes la reprenaient. Elle répétait à son frère :

— Je t'assure, je t'assure... avec tes manières, tu vas réussir à tout détruire !...

Et « les morts » revenaient dans ses rêves à lui, toujours plus menaçants, toujours plus péremptoires... Le timbre des urgences, blanc et funèbre, le sortait de ses cauchemars. Il s'habillait et se hâtait de prendre les mesures du dernier vêtement de planches pour les malheureux qui abandonnent leurs demeures les pieds devant, horizontaux comme la mer...

Dès le matin, toutes les deux heures, le croque-mort passait par les pompes funèbres, sentant le vin comme une barrique :

— Y a-t-il quelque chose, don Alfredo ?

— Gregorio Cifuentes « a la fosse commune » !

Ou bien :

— Aurelia Guisasola ; celle-là « a son caveau » !

Le croque-mort notait le ou les noms, et il partait.

Le typhus choisissait en conscience les vivants. C'était un typhus plein de réflexion, de bon sens, qui agissait sans hâte ni bousculade, y regardant à deux fois avant de porter son coup. Un typhus que l'on ne pouvait leurrer sur la fortune des clients, car avant d'être typhus il avait été employé de l'agence Dun (1).

Les médecins ne lui firent pas grand tort, ils laissèrent le typhus se repaître à l'aise...

Dans les rues, l'appréhension du mal se lisait sur chaque visage. Martinez suivait ces mines en connaisseur ! Ses voisins, à présent, couraient en sens inverse quand ils le voyaient venir...

Si bien que c'était le funéraire qui semblait être le typhique, le contagieux, l'empesté !

Maintenant les gens mouraient par douzaines. Un matin, après avoir bien retourné la question, le médecin le plus savant imputa l'épidémie à l'eau de la ville ; il décréta :

— Les eaux sont infectées !

Il ne se douta pas de la portée de sa déclaration ; mais, à midi, le village en bouillonnait... Il fallut qu'un ivrogne assommé de vin accusât Martinez du méfait ! Il l'avait vu quelques jours avant, dit-il, rôder autour du grand réservoir, y grimper et y jeter quelque chose...

Le bruit courut à la vitesse de la lumière :

— Martinez a empoisonné les eaux ! répétait le boucher du coin.

— Martinez a empoisonné les eaux ! contait à la ronde le chef pilote.

— Martinez a empoisonné les eaux ! chuchotait la présidente du Comité.

— Martinez, oui, oui, Martinez ! expliquait à chaque billet la receveuse du pont transbordeur.

— Le funéraire, parfaitement, pour augmenter sa clientèle ! confiait à voix basse le croque-mort.

A 4 heures de l'après-midi, la nouvelle avait traversé, envahi, lardé le village !

— Cette canaille ! Voilà où il a trouvé ses milliers de douros !

(1) Agence mondiale de renseignements commerciaux.

— Presque toutes les maisons de la rue du Centre lui appartiennent.

— Pensez donc, il a des immeubles jusque sur la Gran Via de Bilbao !

A la fin de l'après-midi, toute la ville ne fut qu'un cri :

— Martinez a empoisonné les eaux !

On le répétait à l'oreille des mourants pour que, sachant de quoi ils mouraient, ils partissent plus tranquilles...

Après la fermeture, Martinez dut percevoir quelque chose puisqu'il fut incapable de sortir, tellement l'atmosphère s'était épaissie...

La force mystérieuse montait, montait comme une gigantesque marée, on aurait pu en signaler les marques sur les maisons, ainsi que dans les grandes inondations :

— Tenez, les eaux de la haine arrivèrent jusqu'à cette corniche...

Jusqu'à ce balcon-là parvint le déchaînement de la fureur publique...

A la tombée de la nuit, Andrea rentra, claquant des dents, défaite :

— Sais-tu la nouvelle qui court le village ?

— Ne me le dis pas : que j'ai empoisonné les eaux.

Elle poussa un cri et lâcha ce qu'elle avait dans les mains...

— Qui te l'a dit ?

— C'était inévitable...

— Tu vois, tu vois, ton ostentation, où elle nous a conduits !... Toi et les autres, c'est la guerre qui vous a perdus !...

— Pas du tout : mon ostentation n'y est pour rien. Cela devait être, voilà tout... Les gens veulent ignorer qu'ils meurent parce qu'ils doivent mourir ; et même pour la mort, cette mort inévitable et nécessaire, ils rejettent la faute sur quelqu'un...

Ils en étaient là de leur discussion quand ils entendirent une étrange rumeur... Une rumeur de torrent, qui secouait les portes, battait les contrevents ou crépitait comme un feu...

C'était la marée montante qui débordait le village, la marée de la fausse nouvelle, plus dévastatrice que l'autre...

Martinez s'approcha de la fenêtre et comprit que tout était perdu... Cela envahissait la rue, fleuve crêpelé ; débouchait des carrefours avec des bâtons, des rames, des barres de fer.

Andrea courut en bas boucler le portail.

Une mare se forma devant les pompes funèbres. Les injures claquaient en feu d'artifice infernal.

— Sors donc ! Et dis-leur que ce n'est pas vrai ! Que tu n'as rien à voir avec l'eau !

— A quoi bon ?... Ce serait inutile, ils sont venus comme des fous, comme des bêtes, accomplir le mystérieux dessein de nous brûler vifs...

— Qu'est-ce que tu dis ?... Moi, je m'en vais... criait Andrea s'élançant vers la porte. C'est toi qu'ils veulent !... Moi, ils ne me connaissent pas, ils ne savent pas qui je suis !

Mais Martinez s'interposait, l'empêchait d'échapper :

— Ne regarde plus rien... Ne caresse rien des yeux, tu dois tout abandonner, toi aussi. C'est cela mourir : se déprendre de tout, se dépouiller, se rendre...

— Non ! Moi, je ne veux pas mourir ! C'est pour toi qu'ils viennent ! Laisse-moi sortir ! C'est toi qu'ils cherchent ! Toi ! MISERABLE !

Elle se jeta sur son frère et lui enfonça ses ongles dans le cou à lui en faire jaillir le sang. Andrea était solide, et le désir de vivre décuplait ses forces. Ils luttèrent et finirent par rouler à terre. A un moment, il se sentit étouffer, près de s'évanouir, mais, rassemblant toute son énergie, il réussit à en avoir le dessus et à la maîtriser...

... Il la traîna jusqu'à sa chambre et la jeta sur le lit.

Dehors, les vociférations devenaient assourdissantes. Ils s'étaient armés d'une poutre et, à grands coups, essayaient d'enfoncer la porte de l'atelier. La brutalité des poussées marquait la rage des assaillants. Tout à coup, l'angoisse, une angoisse d'agonie saisit Martinez, il voulut fuir ; alors il monta au grenier, ouvrit la lucarne... Mais des yeux féroces ou ricaneurs l'épiaient des toits voisins...

« Je suis perdu ! », et il redescendit à sa chambre.

Au même moment, la porte de l'atelier cédait, et la populace y faisait irruption au milieu des rires et des injures :

— Feu ! Feu ! Flanquons le feu à tout ! beugla un homme qui devait encore l'enterrement de sa femme.

Ils répandirent de l'essence et l'allumèrent...

Les flammes montaient, vivaces, nourries par l'acajou et la bourre des cercueils, la cire des cierges et des chandelles, et le bon combustible du sapin, des habits et des couronnes...

Une température d'enfer chauffait déjà tous les murs. Martinez se sentait rôtir. Les cloisons se crevassaient et les plantes des pieds lui brûlaient...

En un éclair, son existence lui réapparut. Halluciné, il voyait défiler le long des murs, comme en un diorama tragique, tous les morts qu'il avait embarqués et qui menaçaient, criaient :

— A mort ! A mort ! A ton tour, maintenant ! A toi ! A toi ! A mort ! A MORT !

Il se cacha les yeux, terrorisé...

Les cloisons s'écartelaient... et apparaissaient les flammes. Martinez se débattait comme un fauve en cage :

— Mourir ! Jamais ! ! Jamais ! ! !

Il ouvrit le balcon et se précipita dans le vide... Et, fuyant la mort, il trouva la mort...

Il s'écrasa sur la foule en furie... Son corps passa de mains en mains, de pieds en pieds, de bouches en bouches, comme un mannequin funèbre...

— Jetez-le à la rivière ! cria quelqu'un.

Mais, parmi tant de griffes, de pieds, de crocs, sa misérable dépouille s'amincissait...

La foule le pilonnait, le triturait, le déchirait, l'écartelait...

Devant la rivière ne demeurait qu'un petit bonhomme, avec un béret dans les mains : le béret de Martinez, la seule chose vivante qui restât de lui. Il allait le jeter à l'eau, mais, avant, il l'essaya, et voyant qu'il lui allait bien, le nabot s'en retourna chez lui, tout content.

(Les illustrations de ce roman sont de Monique DUBOIS.)

(Suite de la page 2 couverture.)

Caractère de femme, par exemple, dont nous ne connaîtrons jamais qu'une liste de personnages, trois chapitres et un plan, est, en soi, tout un roman déjà ; je dirais volontiers qu'on peut même le lire comme tel, si peu familiarisé soit-on avec l'œuvre de Balzac.

Mais au bouquet de fleurs commémoratives que constituent ces six inédits il ne faut pas négliger de joindre une gerbe d'envergure : le livre de Pierre Descaves, *Les Cent Jours de M. de Balzac* (Calmann-Lévy, édit.). Pour comprendre tout à fait ce titre, il faut se souvenir que Balzac, après avoir passé la majeure partie de ses trois dernières années en Ukraine, chez Mme Hanska, avait finalement épousé celle-ci à Berditcheff, le 14 mars 1850. Le couple était rentré à Paris en mai... « Après sa campagne de Russie d'où il a ramené son trophée vivant, on peut jalonner les étapes de ces trois derniers mois de la vie du père de *La Comédie Humaine,* de celui qui a mérité le nom de « Napoléon des Lettres ». Balzac va vivre ses « Cent Jours ». Une campagne de France sans lendemain. Honoré et Eve, en effet, étaient revenus, mariés et ennemis... »

Telle est du moins, nous dit Pierre Descaves, la thèse d'Octave Mirbeau, grandiloquente sans doute et mélodramatique, mais reposant sur des bases assez sérieuses et des commencements de preuves rassemblés par le pieux et timoré vicomte de Lovenjoul. Pierre Descaves s'est penché sur ce mystère avec une vénération balzacienne dont la ferveur n'aveuglait pas la lucidité d'esprit et le bon sens critique. Le dossier que nous présente son livre n'est pas que nourri de faits et d'arguments ; il a le grand mérite d'être, en même temps qu'une étude critique extrêmement serrée d'un mystère de la « petite histoire » littéraire, une sorte de reportage rétrospectif, vivant et alerte quoique toujours sérieux. Ces qualités, apparemment contradictoires, font du livre de Pierre Descaves une œuvre qu'on n'oublie pas.

À l'arrivée des Russes en Roumanie, Sylvio Marino était ingénieur dans une grande entreprise pétrolière. Essayant de s'accommoder au mieux de cette occupation qu'il imaginait devoir être de courte durée, il collabora de bonne foi avec les autorités « libératrices ». Mais, de tempérament apolitique, il fit bientôt l'amère expérience qu'il n'y avait aucune place pour lui dans ce régime nouveau. Privé de travail et de carte d'alimentation, il se résolut enfin à tenter l'évasion. Par la Hongrie, l'Autriche et la zone française d'Allemagne, il parvint enfin à gagner la Suisse, non sans connaître des aventures extraordinaires, comme on peut l'imaginer sans peine.

Il raconte cette odyssée dans *Le Rideau de fer tombe* (Fayard, édit.). Comme il a fait une partie de ses études chez nous, où il possède de nombreux liens d'amitiés et des attaches familiales, il a écrit ce livre directement en français. Et fort bien. Son témoignage, direct, précis, constitue en même temps qu'un passionnant « livre d'aventures » un document historique d'une importance non négligeable. Comme l'auteur, il faut, bien entendu, se montrer de bonne foi et accorder à ce livre le crédit qu'il semble mériter, mais sous bénéfice d'inventaire.

Pour porter un jugement valable sur le premier roman d'un écrivain, en particulier lorsqu'il ne s'agit pas d'une œuvre de la prime jeunesse, il est parfois utile de raccorder le livre à l'auteur. Roger Ikor, auteur d'*A travers nos déserts* (Albin Michel, édit.), n'est pas tout à fait un débutant : après ses études à Normale Supérieure, il publia une courte mais remarquable étude sur Saint-Just ; rendu à ses travaux après les mobilisations successives, la guerre, puis une captivité de cinq années, il se remit à la littérature, tout en poursuivant sa carrière de professeur. Tenté par le roman, il semble assez fatal qu'il ait voulu tout d'abord écrire celui de sa génération. C'est une ambition qui, un jour ou l'autre, saisit aussi bien les probes que les faiseurs. Appartenant à la première catégorie, Roger Ikor a « foncé dans le tas ». Sans doute n'a-t-il pas toujours mis dans le mille, mais son témoignage romanesque restera sans doute comme l'un des plus émouvants d'aujourd'hui.

Ce n'est pas en vain, en effet, qu'un écrivain fait appel avant tout à ses qualités de sincérité. Son art de romancier a beau accuser de fâcheuses défaillances ; la transposition (de la chose observée naguère aux plans étagés que demande le roman digne de ce nom) peut se montrer parfois maladroite et les influences diverses s'accuser, il n'en reste pas moins que son livre a des chances de toucher.

A travers nos déserts comporte un grand nombre de personnages, mais on ne tarde pas à comprendre que l'auteur s'est surtout attaché à l'un d'eux, Bertrand Gall, qui s'éveille à la vie dans une loge de concierge parisienne alors que son père fait la guerre dans les tranchées. L'humble dévouement de ses parents va lui permettre de faire des études et de pénétrer dans un monde social différent. Mais il arrive à l'âge d'homme au moment où la crise européenne brusquement se noue. Aussi bien que tous ses camarades, venus d'ailleurs de milieux fort divers, Bertrand Gall ne peut rester indifférent au monde extérieur ; aux soucis sentimentaux ou d'épanouissement personnel viendront s'ajouter ceux de la vie sociale qui les somment tous de prendre parti. Les journées de février, les bagarres de rues, les manifestations politiques constituent ainsi pour eux autant de lignes de partage des eaux. Puis la guerre arrive, et lorsqu'elle se termine « ceux d'entre eux qui survivent ont dépassé la trentaine sans être réellement entrés dans la vie ».

Cette difficulté essentielle à laquelle la génération de Roger Ikor s'est heurtée, nous la verrons décrite suivant l'optique propre aux personnages qui entourent Bertrand Gall : Lucien Sirot, son ami d'enfance, un ouvrier ; Armand Watremeau, qui deviendra fasciste et collaborateur ; Philippe de Villedieu, imbu de préjugés aristocratiques... Mais Roger Ikor a voulu bien moins peindre la vaste fresque de son temps que nous sensibiliser à chacun de ces destins individuels, tous marqués par ce caractère fondamental que leur impose l'époque. Il utilise, somme toute, en la pliant à son dessein, une technique qui fait merveille dans *les Hommes de bonne volonté* (dans les meilleurs fragments de l'œuvre de Jules Romains, en tout cas). Elle réussit fort bien au roman de Roger Ikor.

Sans doute, *A travers nos déserts* aurait-il pu être élagué en bien des endroits. Un roman de cette ambition demande une construction rigoureuse, non point tant en apparence et dans la disposition des chapitres que dans cette architecture interne qui fait le chant propre à un livre. Et l'on sent trop parfois que l'auteur pour contraster ses personnages a, comme un peintre appliqué, rigoureusement peint d'après nature. Il n'en demeure pas moins que le roman de Roger Ikor mérite des lecteurs amicaux et attentifs. Ils seront nombreux, j'en suis sûr.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1950. — Imprimeur no 117.